

nismes les plus inférieurs jusqu'aux plus développés. En effet, si l'on suit les phases psychiques de l'évolution infantine depuis la naissance jusqu'à l'âge de trois ou quatre ans, on voit la vie nerveuse s'épanouir peu à peu. C'est d'abord la simple motilité avec action réflexe; puis la conscience nerveuse apparaît, d'abord confuse et vacillante, mais se précisant peu à peu, à mesure qu'elle perçoit de plus en plus nettement des impressions et des sensations. En même temps que ces modalités colorées de la vie de conscience, naissent corrélativement les désirs, puis la volonté, enfin la pensée, comprenant la mémoire, l'imagination, l'intelligence et la raison. Cet éveil de la pensée est la floraison suprême de la vie consciente, et il est destiné à prendre, chez l'adulte, un développement inaccessible au plus intelligent des animaux. Il nous importe donc, avant d'aborder le sujet spécial de ce livre, c'est-à-dire la psychologie expérimentale des sociétés, de compléter nos préliminaires, en résumant les données principales, que nous peut fournir l'étude générale de ce que l'on a appelé « l'âme humaine ».

CHAPITRE III

LA VIE DE CONSCIENCE CHEZ L'HOMME

SOMMAIRE. — I. *L'essence de « l'Esprit » ou de « l'âme »* : la conscience, propriété des cellules nerveuses ; son évolution dans le règne animal ; le substratum biologique des faits de conscience ; le moi psychique ; limites de la conscience. — II. *Les empreintes nerveuses* : l'imprégnation, ses reviviscences ; folies motrices ; l'imprégnation nerveuse et la mémoire ; aptitudes acquises et héritées ; les résidus psychiques et le caractère ; les intuitions héréditaires ; les archives mentales dans les centres nerveux. — III. *Les sensations et les souvenirs* : sensations localisées et sensations extériorées ; étroite connexité des « facultés ». — IV. *Du désir et de la volonté chez l'homme* : leur étroite analogie ; la hiérarchie des désirs ; du libre arbitre. — V. *Les sentiments et les affections* : la vie nutritive et la vie de relation ; les ganglions centres d'action réflexe ; leur sensibilité. — VI. *De la pensée* : essence de la pensée ; les « facultés », êtres de raison ; l'intuition mentale et son rôle ; les empreintes nerveuses et les sentiments ; le jugement intuitif ; la raison intuitive ; l'intuition et la femme. — VII. *Du rôle de l'intuition dans l'évolution sociale* : genèse du sens esthétique ; des intuitions morales.

I. — L'ESSENCE DE « L'ESPRIT » OU DE « L'ÂME »

Dans les deux précédents chapitres, nous avons pu réduire par l'analyse les phénomènes psychiques à un petit nombre de catégories, qui, elles-mêmes, se ramènent à des propriétés de la substance nerveuse, plus exactement au cerveau, le seul organe qui possède la propriété psychique par excellence : la conscience. Je me hâte d'ajouter encore une fois que, par ce mot « conscience », j'entends seulement la propriété, spéciale à certaines cellules nerveuses, de sentir les modifications moléculaires, qui s'effectuent

dans leur intimité et sont la raison d'être de tous les phénomènes dits psychiques. C'est dire que, tout en conservant cette épithète « psychique », je le fais seulement, en la ramenant du ciel de la spéculation pure sur la terre à terre de la physiologie. Trop longtemps la gracieuse *Psyché* des Grecs et le *Spiritus* des Latins, conceptions des plus primitives, puisqu'on les rencontre chez les plus inférieurs des sauvages, ont servi à masquer l'ignorance des psychologues. Les grossières illusions animiques ont donné à la pseudo-science de l'esprit une base illusoire, comme elles ; mais aujourd'hui elles constituent seulement une survivance et vont subir le sort tragique de leur analogue, le *Principe vital*, qui, pendant de si longs siècles, a trôné dans le domaine biologique.

Qui peut actuellement contester, avec le moindre fondement sérieux, que les phénomènes dits psychiques ne suivent pas à pas, en esclaves dociles, les phénomènes physiologiques et biologiques ? Dans les organismes les plus rudimentaires, là où la gangue homogène de tous les tissus vivants, le protoplasme, ne s'est pas encore différencié, chez les amibes, par exemple, on constate déjà une motilité confuse, mais nulle trace de conscience. L'existence de cette propriété supérieure est même douteuse encore chez les radiés les plus simples. Il faut arriver aux mollusques supérieurs et aux arthropodes, pour trouver des actes évidemment conscients, mais le plus souvent d'une conscience bien rudimentaire encore. Même chez les espèces aristocratiques, à quelque classe zoologique qu'elles appartiennent, là où la mentalité est plus ou moins analogue à celle de l'homme, ce développement de la conscience signifie seulement que la substance nerveuse s'est différenciée, en même temps qu'elle se groupait, s'accumulait, pour former des centres, ganglionnaires chez la fourmi, cérébraux et médullaires chez les mammifères supérieurs et l'homme. L'embryologie nous retrace encore l'histoire de cette évolution, et,

chez l'homme, chez *l'homo sapiens*, le développement embryonnaire récapitule en abrégé les grandes phases organiques de ce graduel et lent progrès.

D'autre part, la physiologie dépose dans le même sens, en établissant que, chez l'homme aussi bien que chez l'animal, tous les actes de la vie de relation, aussi bien la production d'une pensée que l'exécution d'un mouvement volontaire, résultent invariablement de phénomènes essentiellement biologiques. Toujours et sans exception possible, la pensée accompagne un changement moléculaire dans la substance des cellules nerveuses, douées de conscience; puisque l'on voit ces cellules, chimiquement neutres à l'état de repos, s'acidifier, quand elles fonctionnent psychiquement. Or ce changement dans l'intimité même de la substance cellulaire n'est pas seulement parallèle à la pensée, il en est la condition; sans lui, nul fait de conscience n'est possible, tandis qu'au contraire des phénomènes psychiques apparaissent, dès que s'effectue, dans les cellules nerveuses appropriées, la réaction chimique nécessaire.

C'est donc bien à tort que nos psychologues subjectifs s'obstinent encore à éliminer de leurs spéculations tout le côté biologique de la mentalité et vont même, plutôt que de reconnaître une éclatante vérité, jusqu'à ressusciter l'ancienne harmonie préétablie de Leibnitz. A les en croire, les actes psychiques et les actes physiologiques se dérouleraient dans les centres nerveux en deux séries synchroniques, mais indépendantes, qui, comme les parallèles de la géométrie abstraite, ne sauraient jamais se rencontrer. En résumé, la pensée voisinerait avec la cellule nerveuse, mais sans la fréquenter sérieusement. Passons et ne voyons, dans ce hardi paradoxe, que le suprême expédient, auquel une conception métaphysique aux abois a recours pour ne pas avouer son irrémédiable défaite. Que la vie mentale soit simplement le côté conscient de la vie organique, c'est une grande et simple vérité, qui ne se peut plus raisonnablement contester.

De même, le sentiment de la personnalité, du moi psychique, à propos duquel tant de subtils argumentateurs ont exercé leur faculté de ratiocination, n'est aussi que le sentiment de l'unité organique ou, plutôt, d'une portion de cette unité ; puisque, même chez l'homme, toute une fédération de centres nerveux secondaires existe et fonctionne au-dessous de l'horizon psychique. En effet, même chez l'homme, les grandes fonctions nutritives sont à peu près soustraites aux ordres ou aux caprices de la volonté, et leur innervation rappelle encore celle des arthropodes, dont les segments thoraciques et abdominaux, alors qu'ils sont séparés artificiellement par une vivisection, continuent néanmoins à vivre, chacun pour son compte, et à exécuter des mouvements complexes et coordonnés.

La conscience mentale n'est donc que la conscience suprême, cérébrale ; et le cerveau est parfaitement inconscient de tout ce qui, dans l'organisme humain, se passe au-dessous de son horizon propre. Encore, même dans ce domaine restreint, la conscience subit-elle plus d'une absence ou d'une éclipse. Maudsley remarque avec raison qu'elle ne nous dit même pas que nous avons un cerveau¹. C'est que, comme les sens supérieurs, ses principaux instruments d'investigation, la conscience humaine ne localise pas, au moins en ce qui concerne les actes intellectuels. Nul doute que cette particularité mentale n'ait beaucoup contribué à la croyance en une âme immatérielle, planant au-dessus des organes. Ainsi quand, par suite d'une aptitude, transmise pendant des cycles chronologiques à travers l'immense chaîne des générations ancestrales, nous apprécions d'un coup d'œil et par intuition, la distance, la taille, la forme des objets, cela en un instant indivisible, nous pourrions croire en effet, si l'observation et l'expérience ne nous avaient pleinement renseignés, que cette illumination mentale n'a

1. Maudsley, *Physiologie de l'esprit*, p. 21.

rien à voir avec la physiologie. C'est que la parfaite incarnation des actes nerveux réduit toujours au minimum le rôle de la conscience; aussi voyons-nous nombre de ces actes, primitivement conscients, devenir, avec le temps, parfaitement inconscients. La parole, par exemple, finit par arriver à l'inconscience de l'acte réflexe¹; on peut dire que tout le mécanisme nerveux et compliqué, qui est nécessaire à sa production, se détend et se déroule, comme un ressort, sans que nous y songions. De même pendant le rêve, la conscience, au moins dans ce qu'elle a de centralisé, s'évanouit, laissant le champ libre à l'anarchie des empreintes mentales et des mécanismes nerveux, de longue date enregistrés. Mais cette propriété si fondamentale de l'imprégnation, qui existe également chez l'homme et l'animal, parce qu'elle est essentielle au tissu nerveux lui-même, mérite un examen particulier: elle est la base primordiale de toute l'évolution psychique et sociologique.

II. — LES EMPREINTES NERVEUSES

C'est cette propriété nerveuse de l'imprégnation, qui rend possible la domestication des animaux. Mais elle s'accuse bien plus nettement encore chez l'homme, qui est le plus domestiqué des animaux; seulement, pour l'homme, la domestication s'appelle civilisation. Plus tard, nous aurons à examiner le côté psychique des influences qui modifient la nature morale de l'homme, qui le civilisent ou le dégradent mentalement. Pour le moment, nous n'avons qu'à nous occuper de l'imprégnation nerveuse en elle-même.

De l'essence organique, intime, de la modification moléculaire subie par la cellule nerveuse, alors qu'une influence appropriée, interne ou externe, oriente, d'une

¹. Maudsley, *loc. cit.*, p. 217.

manière stable et dans un sens donné, les vibrations des particules matérielles qui la constituent, nous ne savons rien encore. Cette chimie psychique échappe à nos moyens actuels d'investigation, et nous en sommes réduits à ne considérer que le fait brut. Deux stades d'évolution s'y peuvent constater, et ils portent sur la durée du phénomène, qui peut être individuel et passager, ou bien général et héréditaire. Le rêve, le délire sont de très communs exemples du premier cas. Il en faut rapprocher ces revivifications pathologiques de connaissances jadis acquises, puis oubliées, par exemple, le fait de ces malades, qui, au moment de mourir, se rappellent des langues dont ils avaient perdu tout souvenir. A ce sujet on a cité bien souvent le cas si curieux de la servante de Coleridge, qui, par suite d'un accident pathologique, se mit à parler hébreu ou, du moins, à débiter des mots hébreux, souvenirs latents jusqu'alors et qui dataient d'une période lointaine de sa vie pendant laquelle elle avait été au service d'un pasteur hébraïsant¹. A rapprocher de ce fait célèbre celui des jeunes enfants, qui, ayant appris, avec la mémoire spéciale de leur âge, plusieurs langues, ne peuvent répondre que dans la langue qui leur est parlée². Dans ce cas, le mécanisme mnémonique ne peut entrer en activité que sous l'influence d'une excitation spéciale.

La moelle épinière est, plus encore que le cerveau, susceptible de ces imprégnations fonctionnelles. D'abord elle coordonne quantité de mouvements complexes, variés et combinés qu'une longue répétition a enregistrés dans ses cellules. Certains désordres spéciaux, comme l'ataxie locomotrice, la crampe des écrivains, bouleversent ces imprégnations et sont de véritables folies de la moelle, des folies motrices.

Le plus ou moins d'aptitude des centres nerveux à

1. Maudsley, *loc. cit.*

2. Maudsley, *loc. cit.*, p. 216.

enregistrer des coordinations de mouvements, des associations motrices, correspond exactement à la mémoire intellectuelle. Or quantité de ces inscriptions sur le registre nerveux remontent, dans la nuit des âges, jusqu'aux origines de l'humanité; d'autres, en grand nombre, ont été acquises au cours de l'évolution sociale et sont, comme les premières, devenues automatiques et héréditaires. L'activité mentale, consciente, le plein exercice des hautes facultés de l'esprit, ne saurait se passer de ce concours automatique et inconscient¹.

A côté, mais très près, de ces acquisitions complètes, il faut placer les tendances, les aptitudes héritées, qui, elles, ont encore besoin, pour se manifester, de sollicitations spéciales, d'occasions, d'une certaine éducation. Ainsi nos enfants ne parlent qu'à la condition d'entendre parler; mais avec quelle merveilleuse facilité ils s'y mettent! tandis que jusqu'ici les chiens, même les singes, n'ont pas acquis la faculté du langage articulé. Pourtant l'histoire de l'évolution du langage montre clairement que la parole a été, pour l'homme, une très pénible et très lente acquisition. Je me propose même, au cours de cet ouvrage, de retracer plus tard cette intéressante évolution du langage; depuis l'origine jusqu'à la phase dernière où le langage finit par se produire avec une inconscience analogue à celle d'une action réflexe.

Or il en est ainsi pour la plupart de nos actions communes et quotidiennes, qui, conscientes et voulues à l'origine, se sont transformées plus ou moins complètement en actions automatiques, lesquelles se déroulent sans souvenir, sans volition, sans raisonnement, aussitôt que sont produites les impressions initiatrices et nécessaires². Tel est le cas des aptitudes ancestrales les mieux incarnées, de celles dont l'automatisme parfait

1. Maudsley, *loc. cit.*, p. 133.

2. H. Spencer, *Sociologie*, I, p. 494.

se rapproche des mécanismes nécessaires aux grandes fonctions nutritives, à la respiration, par exemple. Si l'inscription organique a été moins profonde, elle est alors moins solide et plus débile. Ainsi, tous, dans nos pays civilisés, nous descendons de nombreuses générations d'ancêtres, qui ont mené une vie rurale et, en conséquence, nous nous adaptons encore aisément à ce mode d'existence, à la condition de nous y mettre dès notre jeunesse; mais rien n'égale la maladresse, l'incapacité manuelle, la détresse d'un citadin endurci, rejeton de plusieurs générations urbaines et acoquiné depuis l'enfance à des travaux d'écriture ou à d'autres occupations casanières, alors que ce malheureux, trop civilisé, est inopinément aux prises avec les nécessités laborieuses de la vie des champs¹.

Des faits théoriquement identiques se constatent aisément pour la moralité et le caractère. Sans doute, ce dernier, le caractère, peut être fortifié ou détérioré par la culture, par le milieu social; mais il est pourtant remarquablement solide et résistant. Or le caractère est sûrement une acquisition héritée, un legs et un reflet ancestral. Chacun de nous, en effet, a reçu des circonvolutions cérébrales, psychiquement modelées par la longue lignée de ceux qui nous ont précédés dans la vie et qui, par leur conduite, nous ont moralisés ou démoralisés sans le vouloir. Dans la substance grise de nos lobes cérébraux résident des aptitudes, qui se peuvent déployer, des penchants qui attendent ou saisissent l'occasion d'agir². Tout ce qui constitue la supériorité cérébrale des races supérieures sur les autres a été acquis lentement par la domestication sociale, par la pratique, par l'effort ou par la contrainte subie. De ces causes lointaines provient la diversité des caractères ethniques et individuels. Sur la formation des premiers, des carac-

1. Lester Ward, *Psychic factors*, p. 207.

2. Maudsley, *loc. cit.*, pp. 307-316.

tères ethniques, l'histoire nous peut quelquefois donner certains renseignements. Pour connaître comment se sont constitués les caractères individuels, il serait nécessaire de posséder, sur chaque individu, des archives familiales, beaucoup plus complètes que celles même des familles royales ou aristocratiques. Mais, d'une manière générale, nous sommes en droit d'affirmer que tous les sentiments, tous les désirs, toutes les pensées et toutes les actions des ancêtres ont eu pour résultat la formation, dans le cerveau de chaque individu, de résidus psychiques, qui nous prédisposent à agir et à sentir de telle manière plutôt que de telle autre; qui, même, déterminent les variations de caractère corrélatives aux âges successifs de notre vie. Avec bien de la raison, Maudsley dit¹, qu'il importe bien plus de connaître psychologiquement le père et la mère d'un individu, que de savoir qui a été son maître d'école. En effet les innéités mentales, lentement constituées à travers la chaîne ancestrale, sont plus fortes que l'éducation scolaire. Nous sommes généreux ou égoïstes, timides ou hardis, craintifs ou arrogants, batailleurs ou pacifiques, même véridiques ou fourbes, surtout parce que tels ou tels de nos progéniteurs ont possédé, ont fortifié en eux, même ont acquis ces qualités ou ces défauts, qui nous guident ou nous égarent dans le court voyage de la vie.

C'est par le même mécanisme physiologique et psychologique, que se forment, comme l'a fort justement remarqué H. Spencer, des intuitions morales héréditaires, résultant aussi d'expériences ancestrales, lentement organisées et transmises de génération en génération. Sans donner ni essayer de donner la théorie de ce grand fait psychique, Montaigne l'avait déjà remarqué, quand il écrivait : « Les lois de la conscience, que nous disons naître de la nature, naissent de la coutume; chascun ayant en vénération interne les opinions et

1. Maudsley, *loc. cit.*, pp. 345-346.

mœurs approuvées et reçues autour de lui, ne s'en peut desprendre sans remors, ny s'y appliquer sans applaudissement... Les communes imaginations, que nous trouvons en crédit autour de nous et infuses en notre âme, *par la semence de nos pères*, il semble que ce soyent les générales et naturelles ; par où il advient que ce qui est hors des gonds de la coustume, on le croit hors des gonds de la raison ; Dieu sait combien desraisonnablement le plus souvent¹. »

Les centres nerveux, spécialement les centres cérébraux avec les millions de cellules qui constituent leur substance grise, doivent donc être considérés comme des archives vivantes, où se sont conservées et gravées de plus en plus profondément les expériences infiniment nombreuses de l'espèce pendant le cours de sa vie organique et sociale. Grâce à ce trésor grossissant toujours, la mentalité générale a progressé, comme l'organe lui-même et parce que ce dernier se développait. A vrai dire, ce n'est qu'un cas particulier, rentrant dans la théorie de Lamarck, suivant laquelle la fonction crée l'organe.

C'est grâce à ces empreintes mentales, que l'homme a pu se civiliser ; c'est à cause d'elles aussi que, souvent, il s'attache énergiquement au passé et résiste au progrès, comme à un ennemi. Mais j'aurai l'occasion de revenir sur ces dernières considérations plus sociologiques que psychologiques. En ce moment, je dois surtout examiner, l'un après l'autre, les principaux modes de l'activité mentale chez l'homme.

III. — LES SENSATIONS ET LES SOUVENIRS

Avant de s'incarner en traces imagées dans les centres nerveux, de s'y incorporer, pour ainsi dire, le monde extérieur, avec les innombrables objets ou êtres qui le

1. Montaigne, *Essais*, livre I, ch. XXII.

composent, provoque dans nos cellules conscientes des sensations et des impressions le plus souvent fugitives, quoique nombre d'entre elles puissent persister à l'état latent et demeurent longtemps susceptibles de reviviscence. Des sensations, les plus grossières, les moins intellectuelles, se localisent, pour la conscience, dans les organes spéciaux qui ont servi à les percevoir; les autres, celles de l'ouïe et de la vue, s'extériorient, pour l'esprit, et semblent avoir quelque chose d'immatériel. Elles n'en sont pas moins étroitement liées à leur substratum nerveux et ne sauraient se produire sans les réactions chimiques, qui en sont la condition même. Le jugement intuitif de la distance et de la forme, qui s'identifie avec nos sensations visuelles, n'est, de son côté, qu'un résultat lentement acquis. Même pour se développer complètement, il a besoin, chez nos enfants, d'une certaine éducation, et il n'existe pas tout préformé chez l'adulte aveugle-né, à qui l'on réussit à rendre la vue. En effet, à cet aveugle guéri, une éducation pratique est indispensable pour apprendre à bien voir et, tout d'abord, les objets qu'il regarde lui semblent en contact avec ses yeux¹.

Ne voulant pas faire ici de la psychologie pure et abstraite, je n'ai pas à analyser en lui-même le fait psychique de la sensation. Considérée dans son ensemble, la sensation est simplement la conscience du contact direct ou indirect d'un objet. Les traces laissées dans nos cellules nerveuses, d'ordre psychique, par les sensations, sont les souvenirs, c'est-à-dire des sensations plus ou moins nettement revivifiables, et les unes et les autres, les sensations et leurs images affaiblies, emmagasinées par la conscience, constituent le trésor primordial des matériaux psychiques, sans l'aide desquels les propriétés ou facultés spécialement intellectuelles seraient totalement paralysées, annulées. Mais la pro-

1. Maudsley, *loc. cit.*, p. 220.

priété nerveuse, psychique, grâce à laquelle nos cellules conscientes conservent et peuvent raviver en elles la trace des sensations passées, n'est, elle-même, qu'un mode de la faculté plus générale d'imprégnation, et, en se reportant à cette dernière, l'analyse montre clairement combien est artificielle toute la nomenclature psychologique en usage; combien, en résumé, les *facultés* psychiques, admises par nos psychologues, sont étroitement apparentées entre elles. A vrai dire, le souvenir ne diffère pas essentiellement de la sensation dont il est l'image, et la mémoire, la *faculté* de la mémoire, n'est qu'une sœur siamoise de la sensibilité. De même, comme le fait justement remarquer H. Spencer, la mémoire est très proche parente de l'instinct; elle n'est, en réalité, qu'un instinct naissant¹. Je rappelle encore que, comme tous les faits de conscience, le souvenir est l'expression psychique d'une certaine orientation moléculaire, acquise, au sein des cellules nerveuses, et il dure strictement autant que cette orientation. La perte des mots, des intuitions verbales, est organiquement de même ordre que la perte de certaines intuitions motrices, par exemple, que la crampe des écrivains. L'origine de la mémoire n'est donc pas, psychologiquement, plus illustre que celle de la sensibilité et de la motricité.

IV. — DU DÉsir ET DE LA VOLONTÉ CHEZ L'HOMME

Le désir spécialement psychique, celui qui n'exprime pas un besoin nutritif, qui n'est pas un simple appétit, se relie aussi à la sensation ou plutôt à une impression sensitive. C'est une appétence provoquée par le souvenir d'un plaisir antérieurement éprouvé. L'impression sensitive est donc la semence du désir. Par suite l'homme ressent d'autant plus de désirs variés que sa provision de souvenirs est plus riche, que son cerveau est plus

1. H. Spencer, *Sociologie*, t. I, p. 479.

meublé. Dans la conscience de l'homme développé, il se produit une incessante génération de désirs variés ; mais l'homme sauvage passe sa pauvre existence à courir après la satisfaction de quelques désirs très bornés et toujours les mêmes ; car le registre de sa vie de conscience n'a qu'un très petit nombre de notes. Au contraire, dans le cerveau d'un homme, intelligent, éclairé, la conscience entend résonner toute une gamme de désirs.

En parlant des animaux et de l'âme animale, j'ai déjà eu l'occasion de signaler l'essentielle analogie psychique entre le désir et la volonté. Le premier, quand il n'est que l'expression d'un besoin physiologique, le cri entendu d'organes demandant à vivre, se confond avec les appétits et, s'il intéresse la psychologie, c'est surtout comme terme de comparaison. Si, au contraire, le désir se rattache à la vie mentale d'ordre supérieur ; s'il est esthétique, sentimental, moral, social, intellectuel, il en va tout autrement ; alors, il devient le grand ressort de l'activité, et nous verrons les races humaines se classer d'autant plus haut dans la hiérarchie anthropologique, les sociétés jouer dans le monde et l'histoire un rôle d'autant plus éclatant qu'elles sont conduites, les unes et les autres, par des désirs de plus en plus élevés. Les désirs sont donc les vrais facteurs des civilisations ; puisque, bien ou mal, ce sont eux qui guident le genre humain.

Je n'ai pas à discuter ici la vieille question du libre arbitre. On ne s'attarde plus guère à cette antique conception, quand, du moins, on a rompu toute relation avec les illusions métaphysiques. La psychologie d'essence scolastique nous dit bien, dans son baroque langage, que la volonté est une faculté distincte de l'esprit, de l'esprit immatériel ; qu'elle n'a point été *originée*, mais qu'elle produit des actes *originés*¹. Nous la laissons

1. L. Ward, *Dynamic Sociology*, t. I, p. 401.

dire, cette vénérable personne ; mais nous savons fort bien qu'en elle-même la volonté ne saurait se distinguer du désir, qui, lui, est visiblement *originé* ; puisqu'il résulte soit d'un besoin organique, soit du souvenir d'une impression. Nous n'ignorons pas non plus que, chez l'homme développé, les désirs foisonnent et nécessairement se contrarient et se gênent. Or la conscience, alors qu'elle en ressent simultanément deux ou plusieurs, choisit nécessairement le plus énergique d'entre eux. C'est ce désir délibéré, ce désir vainqueur, que l'on appelle volonté. La liberté est donc antinomique à ce désir-volition ; mais un homme est d'autant plus noble et d'autant plus utile socialement que les désirs dominant dans sa conscience sont de qualité plus relevée. C'est l'affaire et le devoir de l'éducation, des lois, des institutions de former en aussi grand nombre que possible des hommes, chez qui le plus fort mobile sera ordinairement le mobile le plus noble. Mais ces types humains supérieurs ne sont pas, en réalité, plus libres que les animaux ; puisque l'idée du libre arbitre n'est qu'une chimère métaphysique.

Un psychologue, comme il en est trop peu, Maudsley, a fait en quelques mots une irréfutable critique de la théorie du libre arbitre basée sur le sentiment que l'on a de sa liberté : « Dans quels moments, dit-il, l'homme est-il plus que jamais convaincu qu'il parle et agit avec une complète liberté de sa volonté ? quand il est ivre, quand il est fou ou quand il rêve¹. » Un autre savant anglais a résumé, en termes philosophiques, la vieille et logique théorie du plus fort mobile, quand il a écrit : « La définition, qui donne la volonté humaine, comme rigoureusement adéquate à son motif, est en réalité la seule base scientifique où l'on puisse la placer². »

1. Maudsley, *loc. cit.*, p. 401.

2. Tylor, *Civilisation primitive*, p. 3.

V. — LES SENTIMENTS ET LES AFFECTIONS

Quand on regarde la sensation ou plutôt l'impression sensitive, comme la racine du désir, c'est surtout pour simplifier l'analyse et la rendre plus démonstrative. En fait, la réalité psychique est plus complexe ; elle embrasse aussi la vie sentimentale, c'est-à-dire toutes les impressions de malaise ou de bien-être, de peine ou de joie, dont les racines principales ne plongent pas dans la vie des sens proprement dits.

Le système nerveux de l'homme se divise en deux grands départements : l'appareil, qui régit particulièrement la vie nutritive, et celui de la vie dite de relation. Le premier, celui de la vie nutritive, est de structure inférieure ; puisqu'il se compose de filets nerveux et de ganglions, très analogues à ceux des mollusques ; puisqu'il n'a point de masse nerveuse centralisée, comme la moelle épinière et le cerveau. Les petits centres nerveux nutritifs, les nombreux ganglions dispersés, peuvent n'être et ne sont sans doute, à l'état ordinaire, que des centres d'actions réflexes ; mais il se peut que leur sensibilité devienne plus ou moins consciente dans certains cas particuliers. Le fait semble même certain pour les cas pathologiques, où ces ganglions sortent de leur silence habituel et nous font sentir et subir de violentes douleurs. On admet aussi, et le fait est vraisemblable, qu'ils peuvent provoquer, dans notre conscience, des impressions vagues, des sentiments de malaise et de bien-être, de dépression et de joie sans cause, simples échos de la vie nutritive, mais qui retentissent profondément sur toute notre vie de relation, sur notre caractère, sur nos sentiments affectifs et nos désirs correspondants. Or ces sentiments et désirs affectifs deviennent, en s'élargissant, des sentiments et des passions d'ordre social, c'est-à-dire des grands faits psychiques, de puissants mobiles moraux résultant des phénomènes très complexes de la

vie mentale : de souvenirs évoqués, d'images reviviscences, d'idées suscitées par tout ce travail psychique ou de longue date inspirées par l'éducation, par la vie sociale, etc. Mais je ne saurais évidemment entrer dans cette analyse trop touffue et dois me borner à l'effleurer¹.

Au contraire, il est un département de la psychologie, sur lequel il conviendra de nous arrêter un peu plus longtemps ; c'est celui de la pensée, en prenant ce mot « pensée » dans une très large acception.

VI. — DE LA PENSÉE

Déjà la vie émotive et affective de l'homme a une ampleur inconnue aux animaux les plus supérieurs dans la hiérarchie zoologique ; mais la distance entre la puissance mentale de notre espèce et celle de l'animal s'élargit bien davantage encore, quand il s'agit de la pensée, de la *pensée* proprement dite. Par ce mot « pensée », j'entends l'ensemble des actes psychiques, dont la psychologie subjective et le plus souvent purement introspective a tiré les plus importantes de ses *facultés*, c'est-à-dire des entités mentales qu'elle soumet ensuite à une analyse des plus abstraites et que même elle divise et subdivise assez capricieusement.

Au fond la pensée, l'intellect, si l'on veut, l'entendement, comme on disait autrefois, n'est pas d'une essence supérieure à la sensibilité, à la simple conscience des sensations. On a même dit avec raison que la sensibilité et l'intellect sont, l'une à l'autre, comme la face et le revers d'une pièce de monnaie². C'est que la pensée se peut ramener à une comparaison de sensations et de souvenirs, qui sont revivifiés, qui se *représentent*, si l'on veut, simultanément, sur l'écran de la conscience. A

1. Voir ma *Physiologie des passions* (passim).

2. L. Ward, *Dynamic Sociology*, p. 381.

cette capacité de confrontation mentale, on peut donner le nom d'*intellect*, et l'*idée* sera le rapport perçu et résultant de la confrontation.

Tout ce travail psychique devient peu à peu plus compréhensif et moins concret à mesure que se développe la puissance mentale ou cérébrale ; par suite les idées produites sont de plus en plus générales ou abstraites.

Nous aurons, en effet, occasion de constater cette évolution psychique, quand nous comparerons les diverses races, et nous la voyons, chaque jour, se dérouler sous nos yeux, de l'enfance à l'âge adulte.

Dans la réalité, les diverses nuances des opérations de l'esprit sont connexes et simultanées. Comme je ne fais, en ce moment, que de la psychologie sociologique, au moins par son but, je n'ai pas à dissocier ces facettes psychiques, souvent plus subtiles que réelles, à dire, par exemple, en quoi diffère la *sensation* résultant du contact d'un objet d'avec la *perception*, qui reconnaît cet objet ; à dire comment la comparaison des multiples qualités d'un objet, en vue d'un but à atteindre, devient un *jugement*, un acte de la *raison*. Mais, entre toutes ces facultés des psychologues, le lien est des plus étroits, et même on pourrait faire de ces êtres de raison une énumération généalogique, à la manière évangélique : de la sensibilité procède la mémoire ; de la mémoire procède l'imagination ; de la mémoire et de l'imagination naissent l'intelligence et la raison.

Pour notre but spécial, qui est surtout de suivre l'évolution mentale à travers les races et les sociétés, nous pourrions le plus souvent considérer les activités mentales en bloc. En effet toutes les divisions et subdivisions abstraites des psychologues ont, à nos yeux, moins de valeur que tel ou tel jugement concret d'un psychologue pratique, par exemple de Machiavel, qui, dans son fameux traité du *Prince*, note trois degrés de capacité mentale parmi les hommes : « Les uns, dit-il, comprennent les choses à l'aide de leurs seules facultés

naturelles ; les autres ont besoin qu'on les leur explique, et les derniers ne les comprennent pas du tout¹.» Pour juger comparativement et pratiquement la valeur mentale des divers groupes humains, nous devons le plus souvent recourir non pas à de fines et subtiles analyses psychologiques, mais à l'appréciation générale des opérations de l'esprit, qui ont produit les actes et les œuvres.

Pour le moment et avant de quitter le sujet qui nous occupe, je voudrais signaler une conception simple et juste, récemment émise par un psychologue américain, qui est en même temps un sociologue. Cette vue générale se rattache au rôle mental de l'intuition. Par intuition, il faut entendre une perception instantanée de tout un groupe de faits et de contingences ; les intuitions ou, du moins, la possibilité de ces intuitions résultent le plus souvent d'une hérédité ancestrale. Elles se réalisent dans l'esprit sans effort, sans raisonnement, et c'est grâce à elles, que, dans nombre de circonstances critiques, nous prenons instantanément une décision.

Ces intuitions mentales ont leurs analogues dans la vie nerveuse inférieure, par exemple dans la synergie des contractions musculaires, qui détermine le clignement de nos paupières, alors qu'un phénomène quelconque du milieu extérieur menace l'œil. C'est sans le moindre concours de notre volonté, que s'exécute cet acte de défense, sûrement acquis, quoique héréditaire ; puisque l'enfant nouveau-né ne le possède pas encore. Bien d'autres synergies de même ordre ont été enregistrées dans nos centres nerveux. On sait, par exemple, que diverses commotions physiques ou morales peuvent déterminer des paralysies fonctionnelles, locales, intéressant simultanément tout un groupe de nerfs, fort différents d'origine et de trajet, mais ayant pour lien commun d'avoir longtemps concouru, chacun à sa manière, à

1. *Il principe*, cap. xxii.

l'accomplissement d'un même acte. La cause de ces paralysies siège dans les centres nerveux, et la perturbation nerveuse produite est simplement l'abolition, l'effacement subit de certains groupes d'empreintes nerveuses, d'idées motrices, préalablement inscrites dans les cellules nerveuses. Un des plus simples accidents de ce genre, bien connu de tout le monde, est la *crampe des écrivains*, ataxie locale, qui, le plus souvent, tient seulement à ce que certaines empreintes nerveuses motrices, qui coordonnaient tout un groupe de mouvements en vue de l'acte d'écrire, ont été effacées. Les paralysies dites hystériques ont une cause du même genre ; ce sont des paralysies sans lésion nerveuse réelle ; aussi les voit-on parfois disparaître après des années, quelquefois à la suite d'une émotion vive, qui revivifie en un moment les empreintes précédemment abolies.

De même certains sentiments dominateurs, certaines idées fixes, qui lentement se sont implantées dans le cerveau, peuvent s'évanouir en un moment à la suite d'une commotion forte. Il y a quelques années, j'ai eu l'occasion de voir une jeune fille, qui, par désespoir d'amour, avait tenté de se suicider, en se précipitant d'une hauteur d'environ deux étages. Elle en fut quitte pour une fracture d'un membre et une commotion cérébrale. Mais, quand elle reprit connaissance, la commotion étant dissipée, elle avait totalement oublié la cause de sa chute, de même que nos aphasiques perdent le souvenir de tels ou tels mots ou groupes de mots. On voit que l'antique légende grecque du saut de Leucade peut avoir un fondement réel.

Mais les divers éléments d'une pensée ou d'un groupe de pensées quelconques peuvent se combiner dans le cerveau exactement de la même manière ; leur association peut aussi se fixer dans l'esprit par une suffisante répétition et devenir soit une idée fixe, soit une acquisition mentale permanente et toujours prête, une *intuition*. Ce sont de telles intuitions, qui, lors d'un danger à éviter,

d'une émotion, etc., nous dictent instantanément, bien ou mal, mais sans raisonnement, la résolution à prendre. C'est ce que M. Ward a appelé « le jugement intuitif », combinant en un moment et comme d'instinct toutes les forces mentales, toutes les ressources de l'esprit en vue d'un objet déterminé. Cette faculté intuitive évolue et progresse, comme les centres nerveux eux-mêmes, dans la hiérarchie des espèces. Les animaux et les hommes de race inférieure n'ont guère que des *perceptions intuitives* ; mais, chez l'homme développé, la perception intuitive devient *raison intuitive*. En cas de danger subit, par exemple, les perceptions intuitives de l'animal le poussent simplement à fuir ; chez l'homme de race ou d'organisation supérieure, elles suggèrent immédiatement des ressources détournées, indirectes, des combinaisons variées pour sortir d'embarras ; alors, et par une subite illumination mentale, l'homme a simultanément une nette vision des conséquences à craindre ou à désirer ainsi que des actes à accomplir, des mesures préservatrices à prendre.

D'après M. Ward, cette faculté d'intuition serait développée surtout chez la femme, et elle aurait joué un grand rôle dans la conservation de l'espèce humaine à travers les âges primitifs : « L'intuition féminine, dit M. Ward, dérive directement des antiques et simples caractéristiques mentales de beaucoup d'animaux. Primitivement elle a dû avoir pour objet la protection donnée par la mère à sa progéniture. » Plus tard, elle aurait été, pour la femme et pour les siens, un moyen de défense si fréquemment utilisable qu'il a fini par se fixer, s'organiser, devenir ce qu'on peut appeler une faculté de l'esprit¹.

Conservée chez la femme civilisée, cette faculté déterminerait chez elle ces jugements, d'apparence instinctive, dont la sûreté machinale parfois nous étonne. Il y faudrait rapporter aussi le penchant obstinément conser-

1. Lester Ward, *Psychic Factors*, pp. 174-177.

vateur, qui souvent nous entrave¹ ; car il est difficile à vaincre, étant d'origine ancestrale, c'est-à-dire profondément ancré dans la mentalité.

VII. — DU RÔLE DE L'INTUITION DANS L'ÉVOLUTION SOCIALE

Mais on peut, bien plus que ne l'a fait M. Ward, agrandir le rôle social de l'intuition acquise. A vrai dire, elle seule a rendu possible l'évolution progressive de l'humanité. Ce que j'ai appelé la « domestication » de l'homme, c'est-à-dire sa lente éducation sociale, a eu principalement pour effet et pour base la formation de nombreuses intuitions mentales, qui, peu à peu, ont dominé, étouffé les instincts de la bête et doté l'espèce humaine d'une mentalité tout artificielle. C'est cet énorme acquis mental, qui a rendu les groupes ethniques capables non pas seulement de résister aux influences du milieu extérieur, mais même de transformer ce milieu, comme l'homme avait été transformé lui-même. Ainsi c'est d'après les intuitions sensibles que s'est constitué chez l'homme le sens esthétique, qui, en matière artistique, tranche souverainement les questions de beau ou de laid, en ne s'appuyant sur le raisonnement que pour la forme. A vrai dire, dans les questions esthétiques, chacun se décide d'après des mobiles à peu près indépendants de la raison, et l'argumentation, quand on y a recours, n'est le plus souvent qu'un plaidoyer d'avocat, mis au service d'une perception intuitive. C'est même pourquoi on trouve de si étranges arguments dans la plupart des dissertations esthétiques.

Il en va à peu près de même pour la morale, ou plutôt pour les morales diverses dont chacune exprime en gros la réglementation désirable des mœurs, en raison d'un état social donné. Pourtant ces prescriptions si dissem-

1. L. Ward, *loc. cit.*, pp. 145-174.

blables, parfois totalement contradictoires, ces règles et prohibitions, qui varient avec la race, l'époque, la civilisation, répondent à des intuitions lentement acquises et constituent ce que nous nommons un « sens moral ». Or, ce sens moral est comme le sens esthétique : il ne raisonne guère ; il sent et décide conformément à des règles inscrites dans la conscience par des influences sociales, bien plus que séculaires. La formation mentale de ces intuitions éthiques est précisément ce que cherchent à déterminer la législation, la religion, l'éducation de tous les pays. On veut que la moralité des actions soit pratiquement en dehors du raisonnement, qu'elle résulte d'une habitude impulsive, profondément inscrite dans les centres nerveux, et l'on y parvient souvent. En fait, la presque totalité des hommes décident spontanément, automatiquement, de la moralité ou de l'immoralité des actes. Même le sens moral d'un individu est d'autant plus solide qu'il est plus instinctif, plus soustrait aux raisonnements ¹.

Ce thème des intuitions artificiellement enregistrées dans la conscience et devenues impératives prêterait à de longs développements. Je n'ai voulu que l'indiquer en passant ; mais j'aurai peut-être à y revenir au cours de ce livre.

1. Maudsley, *Physiologie de l'esprit*, p. 391.

CHAPITRE IV

LA MENTALITÉ DE L'HOMME PRIMITIF

SOMMAIRE. — I. *La psychologie des sauvages* : la domestication de l'homme ; le clan primitif et son action éducatrice. — II. *Les phases de l'évolution mentale* : sériation des besoins. — III. *L'éducation morale de l'Australien* : la solidarité et la formation des penchants impulsifs ; le clan australien ; les origines de la conscience morale ; la vengeance et la justice ; sociabilité. — IV. *Des obligations morales et sociales* : le clan, cellule des sociétés ; le totem et la parenté ; mariage communautaire. — V. *Des manifestations industrielles de l'intelligence* : connaissance imparfaite du feu ; la pierre taillée ; l'arc ignoré ; la pêche et les « débris de cuisine » ; art nautique rudimentaire ; le boumerang. — VI. *Des créations purement intellectuelles* : la langue australienne et son imperfection ; numération rudimentaire ; incapacité de comprendre la mort naturelle ; animisme mythique ; danses mimiques. — VII. *De l'intelligence des Australiens* : torpeur intellectuelle l'enfant australien à l'école ; impulsivité motrice ; besoin de la mimique. — VIII. *Bilan psychologique* : tyrannie des besoins nutritifs ; altruisme civique ; pauvreté de la vie affective ; esthétique infantine.

I. — LA PSYCHOLOGIE DES SAUVAGES

Après avoir examiné, mais sans trop nous y appesantir, comme il sied à ces études, la psychologie de l'animal et de l'enfant, puis la psychologie générale de l'homme, de l'homme abstractivement considéré, il convient maintenant d'entrer dans notre sujet, qui est la psychologie ethnique et sociologique, c'est-à-dire l'examen de la mentalité humaine, rapprochée de la race et de l'état social. Dans de précédents ouvrages, j'ai montré que les formes, les types de société se peuvent ranger en une

série, qui va du simple au complexe. Nécessairement, à mesure que l'édifice social se complique, les conditions capables d'influer, en bien ou en mal, sur la nature physique et morale de l'homme se modifient. L'homme lui-même, qui est à la fois l'auteur et l'objet de cette transformation, de cette évolution sociologique, doit s'adapter sans cesse à de nouvelles conditions d'existence. En fait, il se *domestique* de plus en plus, c'est-à-dire que, dans son organisation mentale, certaines aptitudes se développent, tandis que certaines autres s'émoussent. A ce dressage, il gagne ou perd des qualités et des défauts. Sans doute le fond de sa nature mentale résiste longtemps ; mais, plus que celle de tout autre animal, la nature de l'homme est modifiable par l'éducation à la seule condition que cette discipline de l'éducation sociale soit supportée pendant un laps de temps convenable ; c'est même elle, qui a été le grand facteur du progrès dans l'évolution de notre espèce ; mais, presque toujours, l'influence modificatrice a été inconsciente, imposée avec plus ou moins de brutalité par les plus forts et en considération d'intérêts égoïstes. En étudiant les grands côtés de l'activité sociale, on assiste à de véritables martyrologes. Néanmoins, l'homme a subi toutes ces violences non seulement sans périr, mais même en réalisant, tantôt sur un point, tantôt sur un autre, quelques progrès réels, qui, se totalisant à la longue, ont fini par faire somme. Dans les œuvres humaines, si l'on a soin d'embrasser une suffisante période chronologique et de prendre en considération surtout les races qui, de manière ou d'autre, ont réussi, on constate que le progrès a été énorme. Du côté de l'ouvrier, de l'homme, certaines restrictions sont à faire. D'une manière très générale, on peut dire que le progrès accompli à travers les civilisations a été principalement de genre intellectuel et réalisé surtout par une très petite élite. Mais les sociétés primitives, celles que nous appelons sauvages et qui le sont réellement sous bien des rapports, avaient pourtant

réussi à doter leurs membres, nos très lointains devanciers, de quelques précieuses qualités morales, dont l'absence ou la rareté relative dans les races et les sociétés moins anciennes et très policées sont assurément très regrettables. Nous pourrions nous en convaincre en jetant un rapide coup d'œil sur la moralité et le caractère des sauvages contemporains, de ces races attardées, que notre civilisation blanche supprime ou détruit, en y mettant souvent si peu de scrupule.

Sans revenir en détail sur mes études antérieures relativement à la forme, à l'organisation des sociétés primitives, je dois pourtant rappeler, que le premier type social, réalisé par les hommes, a été à la fois familial et communautaire ; c'est celui du clan, c'est-à-dire d'une petite agglomération républicaine, cimentée par une solidarité des plus étroites. C'est dans le sein de ces petits groupes primitifs, qu'ont dû se former les rudiments des langues et des mythes ; c'est là surtout que nos plus lointains ancêtres humains ont été dressés à la sociabilité, à la moralité, même et surtout à l'altruisme. Mais toutes ces vertus et obligations sociales visaient seulement les membres de leur clan ou au plus des clans alliés. Les autres, les étrangers, les clans rivaux étaient des ennemis, contre lesquels tout attentat était licite et même louable. Il en résultait que le régime social du clan communautaire tendait à développer simultanément chez l'homme des penchants contradictoires : la fraternité pour les compagnons, la férocité pour les étrangers.

Les membres de ces petits clans primitifs étaient encore de pauvres êtres, bien mal armés, bien dépourvus ; mais, entre eux, l'aide mutuelle était plus qu'un devoir ; c'était une nécessité. Leurs intérêts étaient si étroitement liés que chacun d'eux ressentait vivement le tort fait par un étranger à un compagnon ; car ce tort affaiblissait l'association. Il est clair que ces conditions sont éminemment favorables à la constitution, dans la mentalité des primitifs, de certaines vertus sociales, qui, avec le temps,

peuvent et doivent devenir héréditaires. Là où l'abri et l'aliment, les dangers et les plaisirs, les croyances et le langage, etc., tout, en un mot, est commun ; là où, d'autre part, l'association est autant consanguine que politique, toutes les têtes doivent penser et tous les cœurs sentir, comme une seule tête et comme un seul cœur. Or, la durée de ces clans primitifs a dû être énorme, puisque l'humanité actuelle ou contemporaine nous en fournit encore des exemples, et que nombre de survivances, de traditions, de légendes, etc., attestent que nos sociétés les plus civilisées ont, toutes, débuté sous cette forme dans la vie sociale, même que leurs clans ont persisté jusqu'à l'aurore des temps historiques.

Nous n'ignorons pas comment et pourquoi les clans primitifs ont peu à peu dégénéré et disparu ; néanmoins, les organisations sociales, qui leur ont succédé, en ont longtemps gardé la tradition et l'empreinte morale, en dépit de conditions tout autres, mais impuissantes à prévaloir d'emblée contre les instincts moraux, invétérés et lentement créés durant la phase sociologique antérieure. Cependant ces conditions différentes perturbent d'abord, puis finissent par émousser et dénaturer la moralité antérieure en y introduisant des éléments nouveaux. Ceux-ci, à la longue, effacent les anciennes empreintes mentales, les vieilles intuitions morales et sociales, pour leur en substituer d'autres, souvent d'un caractère tout opposé.

II. — LES PHASES DE L'ÉVOLUTION MENTALE

Mais ces métamorphoses ne s'opèrent pas en un jour. Sur le fonds primitivement acquis, qui persiste et résiste, certains traits s'effacent d'abord ; d'autres apparaissent et lentement s'accusent. La fruste mentalité, qu'a engendrée l'énorme durée de la vie communautaire dans le clan primitif, peut se comparer à un tableau, dont, chaque jour, on remplacerait un détail par un autre.

Jadis, dans des ouvrages déjà anciens, j'ai essayé de déterminer et de nombrer les phases de cette évolution, en général progressive, par laquelle a passé le genre humain civilisé. Sans y revenir aujourd'hui, je rappellerai brièvement ces degrés de l'évolution mentale afin de mettre un peu d'ordre dans l'étude que je poursuis maintenant.

Ce que nous appelons la « civilisation », c'est-à-dire la graduelle domestication de l'homme, ne change pas, au fond, la nature morale du civilisé ; seulement elle réfrène certains besoins ; elle fortifie certains autres. — Quels sont ces besoins naturels, ces principaux ressorts de l'âme humaine ? Je les énumère dans leur ordre hiérarchique. Avant tout, l'homme doit vivre, par suite s'alimenter ; il a donc des *besoins nutritifs* ; mais la vie complète a pour condition le fonctionnement normal de tous les organes et appareils. Or, l'homme est pourvu de sens spéciaux ; son œil, son oreille, etc., goûtent certaines sensations, répugnent à certaines autres : d'où des *besoins sensitifs*, en y comprenant le plus impérieux de tous, le besoin génésique. Ce n'est pas tout encore : l'homme est un être sociable, un animal politique, selon l'expression d'Aristote. De ses rapports avec ses semblables, surtout avec ses compagnons et concitoyens, naissent des besoins moraux et sociaux, plus exactement des *besoins affectifs*. Enfin, l'homme est un être pensant, un cerveau servi par des organes ; il lui faut faire œuvre intelligente, comprendre, prévoir, combiner, raisonner ; en somme, il a des besoins spécialement cérébraux, des *besoins intellectuels*, qui, sans doute, ne dominent pas toujours les autres, qui peuvent même leur être totalement asservis ; mais qui sont d'une essence supérieure.

Ces grandes catégories mentales embrassent toute la vie consciente de l'homme. A l'origine de la civilisation, les plus inférieurs des besoins régissent la vie mentale tout entière. A mesure que l'homme se dégage de plus en plus de la bête, la tyrannie des besoins nutritifs

s'atténue et les besoins d'ordre supérieur peuvent s'épanouir. Ma tâche actuelle consistera surtout à apprécier, d'après cette échelle, les diverses races et sociétés, en commençant, comme je vais le faire, par les plus inférieures. J'ai donc à parler tout d'abord de la plus humble des races, qui ait vécu en société organisée, c'est-à-dire de l'indigène d'Australie.

III. — L'ÉDUCATION MORALE DE L'AUSTRALIEN

C'est surtout en Australie, chez l'Australien sauvage, que l'on peut voir à l'œuvre le pouvoir éducateur du clan primitif. Dans cette très petite société du clan, où l'aide mutuelle est la condition même de l'existence et où l'on est très peu intelligent, le souci de l'intérêt général, tel qu'on le comprend alors, prime tout et s'impose rigoureusement à tous les membres du petit groupe : la solidarité est trop étroite pour laisser au caprice individuel une place notable. D'autre part, on est profondément ignorant et la très modeste somme d'expérience pratique, que l'on a pu amasser, s'est formulée en coutumes invétérées et impératives, dont l'observance est obligatoire. En même temps la vie s'écoule avec une grande monotonie; on y éprouve toujours les mêmes besoins bornés, que l'on satisfait bien ou mal avec les mêmes ressources, toujours fort exigües. Sans cesse, il est nécessaire de faire face aux mêmes dangers, aux mêmes ennemis animaux ou humains, aux nuisibles influences de nature physique, en se servant toujours des mêmes armes, très peu redoutables, des mêmes créations industrielles, très rudimentaires; mais on n'a pas l'idée du mieux et l'on n'est pas inventif; on s'applique donc uniquement à conserver les armes, les ustensiles, les pratiques d'origine ancestrale, point du tout à en créer de nouvelles. Par suite les conditions climatériques et sociales agissent constamment dans le même sens et elles tendent à consolider de plus en plus

les habitudes acquises, à graver toujours plus profondément des empreintes mentales, déjà héréditaires. La domestication sociale s'affermi donc graduellement et le primitif, soumis à son influence, y cède de plus en plus machinalement; car il a une nature d'enfant et même un peu d'animal.

Deux traits principaux caractérisent, en effet, l'homme mal dégagé de l'animalité. Ce sont : d'une part, l'impulsivité réflexe, qui exclut tout raisonnement, toute maîtrise de soi-même, tout contrôle mental exercé sur les actions, et, d'autre part, une certaine réceptivité, qui même est connexe à cet état d'anarchie mentale et accepte sans choix toutes les empreintes. Avec une pareille constitution psychique, l'homme primitif est très susceptible d'un dressage machinal, comme celui auquel se plient généralement les animaux et les enfants. Ainsi que ces derniers et par des procédés du même genre, l'homme inculte est domesticable, et, soumis pendant un laps de temps convenable à une discipline spéciale, appuyée de récompenses et de peines appropriées, il contracte des habitudes d'autant plus puissantes et tenaces, que, dans sa conscience, rien ne leur fait échec; car le trésor des acquisitions morales antérieures est très pauvre encore. Or, le régime communautaire du clan est éminemment propre à modeler ainsi le cerveau des primitifs, à y graver des empreintes, des intuitions, qui durent et deviennent des suggestions permanentes, des mobiles auxquels l'homme obéit ensuite sans résistance, parce qu'il n'a même pas l'idée de les contrôler.

En ethnographie et en histoire, les traces, les survivances, du clan primitif sont très connues; mais rares sont aujourd'hui les spécimens complets de cette première forme sociale.

C'est en Australie, chez l'Australien indigène, que l'on a pu rencontrer et étudier surtout des exemples encore suffisamment intacts de ces petites sociétés, si intéres-

santes à connaître pour la sociologie. Nous pouvons donc voir en quelque sorte à l'œuvre ce clan, cette cellule primitive des agglomérations humaines, ces groupes minuscules, au sein desquels l'homme a subi son premier dressage, acquis ses premières connaissances et sa moralité initiale. Nous y pouvons même prendre sur le fait le caractère passif, machinal de la morale du clan. Toujours ce que l'opinion du petit groupe social a jugé convenable de prescrire est obligatoire pour tous sans raison ni raisonnement et, à la longue, ces prescriptions créent, dans la conscience des membres du clan, des penchants impérieux, impulsifs, des ordres incarnés, auxquels ils ont besoin d'obéir. Sous ce rapport, la prescription australienne relative à la consommation du casoar australien, de l'é mou, est un exemple typique.

Dans certains clans australiens, la chair de l'é mou, du casoar australien, est un aliment interdit aux jeunes gens, permis aux seuls vieillards, sans doute parce qu'il s'agit d'un animal totémique. Enfreindre cette prohibition, c'est pour un jeune homme, surtout avant son initiation virile, s'exposer d'abord à des maladies cutanées vengeresses, puis à des peines disciplinaires. Mais, en Australie, comme ailleurs, le fruit défendu est attrayant et il arrive à de jeunes Australiens de succomber à la tentation, surtout quand elle s'offre à eux loin de tout regard indiscret. La faute commise, et l'appétit satisfait, le regret, le remords s'éveillent; car la transgression est mi-partie religieuse et sociale. Que l'on se figure la conscience bourrelée d'un chrétien de notre Moyen âge, qui aurait mangé de la viande le Vendredi saint! Mais l'Australien raisonne moins encore; il ne songe même pas à se demander si la prescription par lui enfreinte est fondée en raison. Ce qu'il sait, ce qu'il sent, c'est qu'il a commis une action jugée très répréhensible, profondément immorale; aussi, de retour au campement, va-t-il s'asseoir à l'écart, silencieux, tourmenté, si cruellement même, que, d'habitude, il se décide

à confesser spontanément sa faute et à se soumettre à la punition qu'il a méritée¹. Ce curieux exemple éclaire singulièrement les origines de la conscience morale et est propre à susciter bien des réflexions et comparaisons.

Mais l'étroite solidarité du clan australien a inspiré bien d'autres prescriptions obligatoires. Dans nombre de circonstances, l'individu est entièrement soumis à son groupe. Quand un homme prend femme, par exemple, ce n'est pas lui, c'est son clan qui se marie². Mais le clan impose à chacun de ses membres, dont il est la grande et seule famille, bien d'autres devoirs encore, notamment celui de poursuivre la retaliation des torts faits à des compagnons, de venger leur mort, qui est toujours réputée, même quand elle n'est pas violente, l'œuvre d'un ennemi, agissant alors mystérieusement et par maléfice. Dans ce cas encore, le sens moral si grossier de l'Australien parle haut et commande impérieusement. On a vu, dans les colonies australiennes, un indigène, empêché par les blancs d'aller venger sa femme, morte de maladie, languir, dépérir et ne recouvrer la santé morale et physique qu'après une absence employée par lui à s'acquitter de ce qu'il considérait, comme un devoir sacré³.

Pour les attentats commis avec violence, la morale australienne admet et prescrit le coup pour coup, le rigoureux talion. Le criminel doit se présenter de lui-même à l'offensé et en recevoir un nombre déterminé de coups de lance ou de javelot, dans telle ou telle partie du corps, suivant les cas⁴. Cette justice australienne est sûrement primitive, mais, en somme, c'est de la justice. Ce qui est plus curieux, à notre point de vue, c'est que, souvent,

1. Sturt, *Histoire universelle des voyages*, vol. XLIII, p. 298 — Fraser, *le Totémisme*, pp. 28-63.

2. Fison and Howit, *Kamilaroi and Kurnai*, p. 57.

3. H. Maudsley, *Physiologie de l'esprit*, p. 377.

4. G. Grey, *Australia*, t. II, p. 243.

le coupable, un instant après avoir, en commettant le délit, cédé à son impulsivité native et blessé, par exemple, un camarade, se lamente, exactement comme le font les simples témoins de la scène¹, et c'est là encore un fait de morale automatique. De même et pour la même raison machinale, on a vu des Australiens donner à des colons des armes, des armes australiennes, avant de les attaquer; car la morale des clans réglemente soigneusement toutes les rencontres armées et en fait des espèces de duels juridiques. Cet instinct moral de l'égalité dans la lutte se montre même dans les querelles les plus intimes. Ainsi, s'il arrive à deux femmes appartenant à un même homme, de se quereller violemment, le mari les munit, chacune, d'un bâton et les oblige à se battre sous ses yeux, sous peine d'être châtiées par lui sans pitié².

Cette morale rudimentaire du clan a cependant fini par douer les pauvres Australiens de plus d'une vertu sociale. Elle les a rendus indulgents et généreux pour leurs compagnons, pour leurs amis, avec lesquels ils partagent toujours leurs misérables provisions³. En général aussi, les Australiens évitent entre eux non seulement les actions, mais même les mots, qui pourraient blesser et qui, d'ailleurs, ne seraient pas tolérés⁴.

Toutes ces obligations morales, devenues instinctives, ce qui prouve bien leur extraordinaire ancienneté, ne visent que les rapports entre membres d'un même clan ou d'un clan ami. Vis-à-vis des autres groupes, les instincts de la bête peuvent se donner libre carrière et ils n'y manquent pas. Même dans le sein du clan, la réglementation sociale n'empêche ni les infanticides, ni beaucoup d'autres actes à nos yeux immoraux, mais que

1. *Native Tribes*, p. 244

2. *Folklore*, p. 18.

3. *Native Tribes*, p. 214. — R. Brough-Smyth, *Aborigines of Victoria*, p. 51.

4. *Native Tribes*, etc., p. 244.

L'éthique australienne ne vise point encore ; car, tout ce qui ne lèse point les intérêts de la communauté, tels que celle-ci les comprend, est tenu pour indifférent.

IV. — DES OBLIGATIONS MORALES ET SOCIALES

Le clan primitif d'Australie mérite bien la dénomination souvent appliquée à tort à la famille, à notre famille. Il est bien la « cellule des sociétés ». C'est un tout compact, dont l'individu est partie intégrante et subordonnée. A quelques restrictions près, par exemple celle qui, dans certains clans, réserve aux vieillards, c'est-à-dire au conseil du groupe, la viande de l'émou, etc., tout est commun à tous et une injure, insulte ou violence faite à un compagnon lèse tous les autres. Par suite la vengeance devient un devoir social et, dans la conscience du pauvre Australien, où les mobiles sont peu nombreux et par conséquent ne se neutralisent point mutuellement, les injonctions morales sont des plus impérieuses. J'ai cité, comme exemples typiques, le remords torturant du mangeur illicite d'émou et celui du mari, qui n'a pas vengé sa femme, morte de maladie. J'ajoute seulement que ce rigoureux devoir de la vengeance s'inspire aussi dans la pratique de l'idée du clan, du clan indivisible et cellule sociale. On s'acquitte du talion obligatoire, en frappant non le coupable réel ou présumé, mais l'un quelconque des membres du clan, auquel on attribue les maléfices homicides. Si, par exemple, le sorcier soupçonné est un blanc, on aura satisfait au devoir du talion, en tuant un blanc quelconque¹, tous les blancs étant évidemment supposés membres d'un même clan et, par suite, solidaires.

La famille, plus généralement les degrés de la parenté ont aussi un caractère collectif et tiennent un compte mé-

1. Cunningham, *Histoire universelle des voyages*, vol. XLIII, p. 93.

diocre de la consanguinité réelle. Tous les groupes, les clans, qui ont même *totem*, même blason, sont frères et tout mariage entre leurs membres est rigoureusement interdit¹. En revanche, les groupes, les clans alliés à *totems* différents se marient ou, plutôt, sont, une fois pour toutes, mariés entre eux ; c'est-à-dire que tous les hommes de l'un sont les maris-nés de toutes les femmes de l'autre, qui, de leur côté, sont les femmes-nées des hommes de l'autre groupe. C'est donc une promiscuité réglementée, existant en vertu d'une loi organique, mais à l'état permanent et les unions sexuelles ne comportent nulle cérémonie. Telle femme est, un jour, la femme d'un homme ; un autre jour, elle sera celle d'un autre ou de plusieurs autres, appartenant au groupe de ses maris par droit de naissance². Par suite, la filiation est forcément utérine ; puisque le père individuel est inconnu. Le père social est collectif ; il est représenté par le groupe des hommes du clan marital³. C'est évidemment cette institution du mariage collectif, de clan à clan, qui a conduit autrefois certains sociologues à attribuer aux sociétés primitives la coutume de la promiscuité sans frein. On voit qu'il n'en est rien.

Dans le clan australien, le mariage collectif est réglementé comme tout le reste, et cette réglementation du clan communautaire est rigoureuse ; l'enfreindre, c'est jouer sa vie⁴.

A nous, membres de vieilles sociétés civilisées, ayant, durant des milliers d'années, évolué sous la pression des événements historiques ; à nous, qui, à travers une longue chaîne de générations, avons été dressés et modifiés par des influences légales, religieuses, etc., cette organisation du clan primitif semble bien grossière. Mais, c'est grâce à elle que les premiers groupes humains,

1. L. Morgan, *Ancient Societies*, p. 433.

2. G. Teulon, *Origines du mariage*, pp. 81-90.

3. *Ibid.*

4. Eyre, *Discoveries*, t. II, p. 176.

si mal armés encore, ont réussi à subsister, à supporter victorieusement les rigueurs et les dangers de leur rude existence, dans un monde où tout leur était ennemi, où vivre, même un seul jour, équivalait à gagner une bataille et où il n'y avait vraiment pas de place pour la liberté individuelle. Par son caractère étroitement solidaire, la vie communautaire faisait de la force avec un faisceau de faiblesse. Cette solidarité tutélaire garantissait aux membres d'un même clan non seulement la subsistance, mais la vie. Le mariage collectif de clan à clan, si grossier à nos yeux de civilisés individualistes, assurait, mieux que toute autre forme d'union conjugale, la protection indispensable aux jeunes; beaucoup mieux aussi que des modes conjugaux moralement plus relevés, il favorisait le progrès de la population et, par suite, la nécessaire formation d'essaims, qui s'en allaient constituer de nouveaux clans, parents et amis du clan générateur, avec lequel ils conservaient souvent des relations amicales et pacifiques, surtout des conventions de mariage communautaire, aux termes desquelles toutes les femmes d'un clan étaient les épouses-nées de tous les hommes d'un autre. Cette organisation du clan primitif ne pouvait donc manquer de créer entre ses membres une solidarité des plus étroites, de faire de la petite société un tout robuste et de souder fortement entre eux les clans alliés.

Nulle part, désormais, nous ne trouverons, dans le reste du genre humain, le clan avec la forme fruste et archaïque, qu'il conserve encore en Australie; mais on ne saurait mettre en doute que des groupes consanguins et communautaires du même genre n'aient servi de souche originelle à toutes les sociétés humaines et les plus civilisées d'entre elles ont conservé des survivances, au moins des vestiges visibles de cet âge primaire du clan.

V. — DES MANIFESTATIONS INDUSTRIELLES DE L'INTELLIGENCE EN AUSTRALIE

De l'ensemble des faits, que je viens de rapporter, on est obligé de reconnaître aux hommes d'Australie un sens moral très étroit, très impérieux, mais une bien pauvre intelligence et cette dernière conclusion est grandement fortifiée par l'examen de leur industrie, de leur langue, en général de tous les actes ou œuvres résultant directement et nécessairement de quelques combinaisons intellectuelles. — Ainsi, comme tout le reste du genre humain, du moins depuis les âges historiques, les Australiens connaissent le feu, le feu, c'est-à-dire une des plus grandes découvertes de l'humanité primitive, l'une de celles qui ont le plus contribué à creuser un fossé entre l'homme et le reste du règne animal et à donner au premier la suprématie sur tout le monde vivant.

L'Australien connaît donc le feu; il sait même s'en procurer par un procédé très répandu chez les populations sauvages et qui consiste à imprimer un rapide mouvement de rotation à un bâton, dont la pointe pivotante repose sur un morceau d'écorce, légèrement excavé au point de contact afin de recevoir quelques débris particulièrement inflammables¹. Mais il semble que la généralisation de ce procédé ignipare ne soit pas de très ancienne date en Australie; car un des principaux devoirs de la femme australienne consiste à conserver toujours, malgré sa vie errante, soit des charbons encore embrasés, soit des sortes de tisons d'un bois spécial, brûlant lentement à la manière de l'amadou. On rapporte que, récemment encore, certains clans d'Australie usaient bien du feu, mais ne savaient pas l'allumer et, quand par mégarde ils le laissaient s'éteindre, en étaient réduits à aller très loin emprunter un tison embrasé à un clan ami².

1. Bonwick, *loc. cit.*, p. 20.

2. Lubbock. *Origines de la civilisation*. D. 309.

Ils ne faisaient d'ailleurs du feu aucun usage industriel. La poterie leur était inconnue, leurs seuls vases consistaient en un morceau d'écorce froncé aux deux extrémités et leurs aliments étaient ou grillés à l'air libre ou cuits dans des fours souterrains, tapissés de pierres brûlantes, comme le faisaient les Polynésiens¹.

Les Australiens n'avaient pas non plus dépassé le stade le plus primitif de l'âge de la pierre, celui de la pierre taillée², et même ils se servaient, comme arme de chasse et de guerre, de simples bâtons pointus, lances ou javelots suivant leur longueur. L'arc, l'arme par excellence de la plupart des sauvages, était inconnue aux Australiens et ce fait atteste à la fois un développement intellectuel des plus humbles et aussi un isolement des plus complets et des plus anciens.

En ce qui concerne la pêche, les Australiens étaient un peu plus habiles. L'hameçon de nacre n'était pas inconnu de tous leurs clans, et ils savaient aussi construire, sur les rivages, des barrages, parfois munis de filets, pour prendre le poisson; mais, dans les rivières, ils pêchaient d'une façon bien plus primitive et allaient encore darder directement le poisson sous l'eau et avec une rare adresse³. Leurs clans voisins de la mer vivaient surtout de mollusques marins, dont ils entassaient les coquilles en monceaux, en bancs, analogues aux *kyokkenmöddings* des hommes de notre préhistoire⁴. Autre trait d'infériorité: les Australiens nageaient non à la manière des grenouilles, comme le font tous les peuples plus ou moins civilisés, mais à la manière des chiens, des mammifères quadrupèdes, qui marchent simplement dans l'eau.

Leur art nautique était aussi rudimentaire que le reste de leurs connaissances industrielles et la seule embar-

1. Bonwick, *loc. cit.*, p. 9.

2. *Ibid.*, p. 45.

3. Sturt, *Histoire universelle des voyages*, vol. XLIII, pp. 191-332.

4. Cook (premier voyage).

cation qu'ils connussent pouvait se construire en quelques heures; elle consistait en une lame, une large bande d'écorce, que l'on détachait au besoin du tronc d'un arbre avec une hache de pierre. Après quoi il restait seulement à lier les deux bouts froncés, en maintenant la partie médiane entr'ouverte à l'aide de traverses en bois¹; c'est le canot embryonnaire et, dans tout le genre humain, il n'en est pas de plus grossier.

Le chef-d'œuvre industriel de la race australienne est le *boumerang*, cet arme de jet si ingénieuse, consistant en une pièce de bois courbée, mais dont le poids des branches inégales, la forme, la direction variée des plans sont si bien combinés que, convenablement lancé, le *boumerang* vole en quelque sorte et décrit, en tournoyant, une circonférence, au terme de laquelle il vient tomber près de l'homme qui l'a projeté.

L'invention du *boumerang* dépasse tellement le niveau intellectuel des Australiens, qu'on ne peut s'empêcher d'y soupçonner un emprunt fait à quelque ancienne race plus civilisée. En effet, sur des fresques de l'antique Égypte, on voit des hommes munis d'armes, qui semblent bien être des *boumerangs*, et nous savons fort peu de chose touchant les migrations préhistoriques, sûrement très nombreuses, des races primitives. L'Australien avait donc dépensé très peu d'intelligence dans son industrie et, comme nous l'allons voir, il n'en avait pas été plus prodigue dans son langage, dans sa numération, dans sa littérature, etc.

VI. — DES CRÉATIONS PUREMENT INTELLECTUELLES

La langue de l'Australien est-elle son œuvre ou bien a-t-elle été apprise dans le passé, à nous entièrement inconnu, de la race? Cette langue se rattache à l'une des grandes classes de la hiérarchie linguistique et j'aurai

1. Bonwick, *loc. cit.*, p. 50.

plus tard occasion d'y revenir. Pour le présent, je me bornerai à y signaler certaines lacunes du vocabulaire, qui sont indépendantes de la structure même de la langue, mais attestent un très pauvre développement intellectuel. Ces lacunes, ces imperfections, sont bien le fait de l'Australien lui-même et elles dénotent une très inférieure mentalité. Ainsi, les expressions générales et abstraites font complètement défaut. Par exemple, on trouve, dans le matériel verbal, des mots pour désigner chaque espèce d'arbre et la caractériser. Les Australiens disent bien : l'arbre à gomme, l'arbre flexible ; mais ils n'ont pas de mots pour dire en général « arbre¹ », pas plus qu'ils ne peuvent dire « poisson » ou « oiseau² ». De même, leur vocabulaire est dépourvu d'expressions propres à désigner les qualités abstraites et ils y suppléent par des comparaisons. Pour dire « dur », ils disent « comme une pierre » ; pour dire « grand », ils disent « de longues jambes » ; pour dire « rond, sphérique », ils disent « comme la lune », « comme une balle ». En outre, ne se fiant point évidemment à la parole seule, ils joignent souvent le geste, la mimique au mot proféré, afin d'en bien déterminer le sens³. — Ce qui les frappa d'abord dans les livres européens, c'est ce qu'aurait pu remarquer aussi un très jeune enfant ; savoir, que le livre peut s'ouvrir et se fermer. Or, parmi les êtres et objets familiers aux Australiens, il y en avait un, qui possédait la même propriété : c'était la moule ; aussi n'hésitèrent-ils pas à appeler les livres « des moules » (*müyüm*)⁴.

Il semble donc que les Australiens soient incapables, dans leur langage, de perdre un instant de vue les objets concrets qui leur servent de terme de comparai-

1. Bonwick, *loc. cit.*, p. 160.

2. Peschel, *Races of man.*, p. 113.

3. Bonwick, *loc. cit.*, p. 160.

4. E.-B. Tylor, *Civil. prim.*, p. 271.

son, ce qu'on pourrait appeler, en procédant à leur manière, les béquilles de leur intelligence.

Mais, pour évaluer le pouvoir d'abstraction d'une race inférieure, il est une autre pierre de touche, plus délicate encore que le langage, c'est la numération. Nous aurons plus tard à retracer la route psychique suivie par l'esprit de diverses races dans l'acquisition de la science des nombres. Actuellement j'ai seulement à interroger sur ce point l'une des races les plus inférieures du genre humain.

Pour la numération, il n'y a guère, au-dessous de l'Australien, que le Veddah de Ceylan et le Fuégien, les seuls types humains vivant aujourd'hui encore sans la moindre organisation sociale, en hordes familiales. A l'échelon le plus humble se trouve le Veddah, qui ne se serait pas élevé à la moindre conception numérique; qui ne saurait même pas dire « un », « deux », « trois » et à qui ne serait pas venue l'idée de se servir de ses doigts pour désigner les premiers nombres. Pourtant, les Veddahs ont une langue articulée, que l'on rattache même à la famille aristocratique des langues à flexion; mais le vocabulaire de cette langue distinguée, par sa naissance, est extrêmement pauvre; il ne comprend qu'un très petit nombre d'expressions pour désigner les objets les plus usuels et même il n'y parvient qu'en recourant à des périphrases bizarres¹.

Relativement au Veddah, l'Australien est un mathématicien remarquable; car, il a déjà essayé de compter ses doigts. Sans doute, il n'y est point parvenu; mais à tout il faut un commencement. La plupart des clans australiens n'avaient réellement dans leur langage que deux noms de nombres, les deux premiers, « un » et « deux ». Au-delà de deux, on disait parfois « beaucoup ». Les plus forts arithméticiens disaient « deux plus un »,

1. Bailey, *Trans. Ethn. Soc.* (nouvelle série, vol. II, pp. 298-300).

« deux plus deux », pour trois et quatre. On en a vu, comme l'ont fait tant de peuples primitifs, procéder collectivement et dire « une main » pour cinq, « deux mains » pour dix¹. On rapporte même que, dans un district particulièrement avancé sous ce rapport, on serait allé jusqu'à quinze, peut-être vingt². A vrai dire, du moment où l'on se sert de la main, comme unité collective, il suffit de savoir compter jusqu'à deux ou jusqu'à deux et deux pour exprimer les nombres dix et vingt. L'impuissance, où semblent avoir été, en général, les clans d'Australie de trouver cinq noms de nombres distincts et sériés, semble bien indiquer qu'ils ont dû avoir d'abord l'idée collective et numérique de l'ensemble des doigts d'une main. Au moment où les Européens ont pu les étudier, ils s'efforçaient d'analyser cette collectivité numérique des doigts de la main, mais n'y étaient pas arrivés ; car ils n'avaient pas encore cinq noms distincts de nombres et, pour dire « cinq », ils se contentaient de lever une main³. Leur pouvoir d'abstraire était donc des plus débiles ; mais, sans ce pouvoir, les limites de tout raisonnement sont bien vite atteintes ; il est vrai, que, par compensation, l'homme est alors assuré de ne point prendre les mots pour des choses, comme l'ont fait tant de subtils dialecticiens des pays civilisés ; mais force est d'avouer que, dans ce cas, le gain ne balance pas la perte.

On peut relever, dans la mentalité australienne, bien d'autres preuves d'impotence intellectuelle et mon devoir est de signaler les principales d'entre elles. En premier lieu, il faut citer l'impossibilité d'admettre et de comprendre la mort naturelle. Toutes les fois qu'un indigène succombe à une maladie, ses compagnons de

1. Beveridge, *Trans. of the Royal Soc. of Victoria*, vol. VI, p. 151.

2. Peschel, *loc. cit.*, p. 112.

3. Tylor, *Civil. prim.*, p. 303. — Lang, *Lectures on the Aborigines of Australia*, n° 14

clan attribuent sa mort aux charmes et maléfices de quelque sorcier, appartenant habituellement à un clan voisin, c'est-à-dire rival¹, et se croient obligés de venger cette mort. De cette incapacité à comprendre la mort, en même temps qu'on admet sans hésiter la réalité objective des rêves, résulte en Australie la ferme croyance au spiritisme, à l'existence d'une invisible population d'esprits, d'ombres, souvent animés des pires intentions².

En outre, comme nos enfants, l'Australien vivifie toute la nature ambiante, en la dotant d'une organisation analogue à la sienne. Le Soleil est une femme, la Lune aussi ; mais cette dernière est une femme lascive, s'épuisant en excès amoureux, ce qui la fait, chaque mois, maigrir, décroître et disparaître. Les étoiles sont les ombres des morts et, la nuit, elles sortent de leurs cabanes célestes pour reprendre leur vie terrestre d'autrefois³. L'amoureuse Lune est la mère commune ; c'est elle, qui a enfanté les hommes et tous les êtres⁴.

Comme nos enfants encore, l'Australien a besoin d'extérioriser les souvenirs et images, qui peuplent son cerveau, et il a, pour cela, recours au dessin et à la danse. De ses dessins grossiers, tout à fait enfantins, il couvre les rochers, les parois des cavernes. Ses danses sont mimiques, scéniques, comparables aux jeux spontanés de nos enfants. Les danseurs imitent et reproduisent surtout les incidents de leurs chasses au kangourou, à l'émou, etc., etc. Les femmes se complaisent à montrer par des gestes et des attitudes, comment elles grimpent aux arbres pour saisir l'opossum ; comment elles plongent pour cueillir des coquillages, des oursins, des crabes ; comment elles fouillent le sol pour déterrer des

1. Taplin, *Folklore, manners, etc., of the South Australian Aborigines*, p. 17.

2. Fison and Howitt, *Kamilaroi and Kurnai*, pp. 246-247.

3. Woods, *Native Tribes*, pp. 200-201.

4. *Ibid.*, p. 260.

racines comestibles ; comment elles nourrissent leurs enfants ou se querellent avec leurs maris. Parfois, leurs danses sont simplement lubriques et destinées à exciter les désirs amoureux des hommes ¹. Mais danses et dessins suppléent surtout à l'imperfection du langage australien ; au fond, on doit les considérer comme étant de la littérature primitive ².

VII. — DE L'INTELLIGENCE DES AUSTRALIENS

Il est probable que les premières inventions, si capitales malgré l'état embryonnaire où nous les trouvons chez les sauvages les plus inférieurs, n'ont pas été faites partout. Certains clans, mieux doués que les autres, ou bien comptant dans leur sein un ou plusieurs individus plus intelligents, plus observateurs, ont dû avoir l'idée originelle de ces créations primordiales, qui, une fois réalisées, non seulement ne se sont plus perdues, mais, au contraire, se sont propagées au hasard des rapports pacifiques ou guerriers entre les petites sociétés. Les essaims, sortis des clans pour former des groupes nouveaux, les ont emportées avec eux, comme de précieux viatiques, et partout, en raison de leur extrême utilité, on s'est appliqué à les conserver, mais sans oser y rien changer.

Il est certain que les Australiens, tels qu'ils étaient, lors de leur premier contact avec les navigateurs européens, donnèrent des preuves d'une remarquable torpeur intellectuelle. Sans la moindre surprise apparente, ils virent le navire de Cook, l'*Endeavour*, qui, comme le dit très bien la relation du voyage, « n'aurait pas dû leur paraître moins merveilleux que ne le serait, pour des Européens, une montagne boisée flottant sur les eaux » ³.

1. Bonwick, *Daily life*, pp. 35-37.

2. Voir mon *Evolution littéraire*

3. Cook (premier voyage).

A bord, ils ne manifestèrent pas la moindre surprise, pas plus que ne l'avaient fait leurs congénères montés sur le pont de Dampier¹. Pour eux, les étoffes, les clous, les verroteries, etc., n'avaient aucun attrait. Ils acceptèrent avec indifférence ces petits cadeaux ; puis les abandonnèrent en tas². Ce qui les intéressa, ce fut un petit poisson, qu'on leur donna, et surtout douze tortues, que même ils prétendirent enlever de force³. Après avoir examiné, en se le passant de main en main, un couteau, ils le rendirent, sans doute parce qu'ils n'en comprenaient pas l'usage⁴.

Des témoignages beaucoup plus récents ont confirmé ces premières impressions des navigateurs. Les Australiens semblent avoir la plus grande difficulté à concevoir tout ce qui diffère de ce qu'ils connaissent. Ainsi, quoique, comme d'autres primitifs, ils couvrent les rochers de leurs dessins d'enfants, ils ont grand'peine à comprendre un dessin européen, à ce point qu'on en a vu prendre le portrait d'un des leurs tantôt pour un vaisseau, tantôt pour un kangourou⁵. Dans les écoles mixtes, les petits Tasmaniens étaient inférieurs aux petits blancs, surtout pour ce qui avait trait à l'arithmétique et à la grammaire. Ils se relevaient un peu pour l'écriture, la géographie et l'histoire⁶ ; mais ils avaient une excellente mémoire, une mémoire photographique pour tout ce qui avait trait aux personnes, aux lieux, aux choses ; ils n'oubliaient pas tel arbre, telle branche brisée, etc.⁷. Au contraire, et, comme beaucoup d'autres Indiens, appartenant à des races inférieures, ils saisissaient difficilement les idées abstraites et complexes. Enfin leur

1. H. Spencer, *Sociologie*, t. I, p. 129.

2. *Premier voyage du capitaine Cook*, t. IV, pp. 39-55.

3. *Ibid.*, p. 39-48.

4. *Ibid.*, p. 54.

5. Oldfield. *Ethnol. Soc.* (nouvelle série), vol. III, p. 237.

6. Bonwick, *Daily life of the Tasmanians*, p. 4

7. Waitz, *Anthropology*, p. 38.

intelligence paraissait décliner dès l'âge de vingt ans¹.

Un autre caractère d'infériorité enfantine est aussi ordinaire chez les Australiens ; c'est une sorte d'inquiétude motrice, une grande difficulté à rester immobiles ; sans cesse ils exécutent des mouvements automatiques, rapides, saccadés². Un observateur rapporte que, pendant qu'il causait avec des femmes tasmaniennes, ce n'était chez elles que contorsions, clignements des paupières, contractions des sourcils, contorsions des membres³, en somme cette dépense motrice sans but, mi-partie réflexe et impulsive, que nous observons communément chez les singes de nos ménageries. Cette organisation d'enfant rend raison du goût des Australiens pour l'amusement, de leur répugnance pour tout travail soutenu, de l'impossibilité où ils sont de s'appliquer⁴. Comme les enfants encore, ils aiment à mimer ce qu'ils ont vu, à s'en donner à eux-mêmes le spectacle.

Déjà j'ai fait la même remarque en décrivant les danses des femmes ; mais ce penchant à la mimique est commun aux deux sexes. Ainsi, dans la Nouvelle-Galles du Sud, les indigènes, après avoir assisté aux services religieux des blancs, s'amusaient à singer tous les détails de la cérémonie, les faits et gestes du ministre, etc.⁵ ; sans doute parce que cela leur était plus facile que d'en faire le récit de vive voix. D'instinct, en effet, ils ont recours aux signes, aux gestes des mains et des doigts, quand ils ne trouvent point de mots pour exprimer ce qu'ils ont à dire, ou bien conversent avec des indigènes ne parlant pas le même dialecte. Surtout ils ont recours aux gestes pour indiquer les nombres⁶.

1. H. Spencer, *Sociologie*, t. I, p. 133.

2. Cunningham, *Histoire universelle des voyages*, vol. XLIII, p. 101.

3. Bonwick, *loc. cit.*, p. 140.

4. Brough-Smyth, *Aborigines of Victoria*, t. I, pp. 22-25.

5. Brough-Smyth, *loc. cit.*, t. I, p. 29.

6. *Ibid.*, t. II p. 4.

Ce besoin de mimique relève psychologiquement de l'acte réflexe; chez le sauvage comme chez l'enfant, il décele une nature mentale encore indisciplinée, l'absence ou la faiblesse du contrôle volontaire sur les actes. En effet, la mobilité morale des Australiens égale leur mobilité expressive et elle est pleine de contrastes. A l'occasion et avec la même facilité, ils peuvent être impulsifs ou flegmatiques, bons ou méchants, simples ou rusés, généreux ou féroces¹. En somme, ils sont le jouet docile des circonstances et de leurs impressions.

VIII.— LE BILAN PSYCHOLOGIQUE DE L'AUSTRALIEN

Pour terminer cette courte étude sur l'homme d'Australie et son clan, il nous reste à classer psychologiquement cet humble spécimen du genre humain, en nous reportant à l'échelle des besoins, dont j'ai, au commencement de ce chapitre, donné le plan général, depuis les besoins nutritifs jusqu'aux besoins intellectuels. Evidemment l'indigène australien est par excellence l'homme des besoins nutritifs. C'est qu'il est bien mal armé encore et, en outre, vit dans un milieu physique, dont la flore et la faune sont peu libérales pour l'espèce humaine. On ne saurait faire mieux comprendre à la fois la tyrannie et la grossièreté des besoins nutritifs en Australie, qu'en citant un passage bien connu d'une relation anglaise où l'auteur décrit une débauche nutritive en Australie. Il s'agit d'une aubaine, d'une surabondance alimentaire apportée à un clan du littoral par l'échouage d'une baleine morte : « Des feux allumés sur-le-champ portent au loin la nouvelle de cet heureux événement. Les Australiens se frottent de graisse par tout le corps et font subir la même toilette à leurs épouses favorites; après quoi, ils s'ouvrent un passage à travers le gras jus-

1. Brough-Smyth, *loc. cit.*, t. I, p. 22-29.

qu'à la viande maigre, qu'ils mangent tantôt crue, tantôt grillée sur des bâtons pointus. A mesure que d'autres indigènes arrivent, leurs mâchoires travaillent bel et bien dans la baleine, et vous les voyez, grimant de çà de là sur la puante carcasse à la recherche des fins morceaux. Pendant des jours entiers, ils restent près de la carcasse, frottés de graisse fétide des pieds à la tête, gorgés de viande pourrie jusqu'à satiété, portés à la colère par leurs excès et engagés ainsi dans des rixes continuelles, affectés d'une maladie cutanée que leur donne cette nourriture de haut goût, offrant ainsi un spectacle dégoûtant. Il n'y a rien au monde de plus repoussant à voir qu'une jeune indigène aux formes gracieuses sortant de la carcasse d'une baleine en putréfaction¹. »

Pour nous, civilisés, à qui la faim, la faim féroce, est à peu près inconnue, une si grossière orgie nutritive est à la fois horrible et inconcevable; mais l'homme d'Australie passe son existence à se débattre dans de faméliques étreintes. Remarquons pourtant que, même alors, il est altruiste et qu'avant de s'empiffrer goulûment, il allume des feux pour annoncer la bonne nouvelle aux clans amis et les convier au festin.

En dehors de cet altruisme, qu'on peut appeler civique et auquel le clan l'a dressé, l'Australien n'est guère tendre; ses besoins affectifs sont extrêmement peu développés. Entre les jeunes gens, il y aurait, dit-on, de très passagères liaisons amoureuses. Quant au mariage australien, il exclut à peu près tout sentiment moral. Entre clans conjugaux, ce mariage est, nous l'avons vu, collectif. Entre clans étrangers les uns aux autres, ce qu'on appelle mariage est seulement le rapt brutal des fauves, rapt toujours suivi du viol de la femme au préalable plus ou moins assommée².

1. Cap. Grey, *Exploration dans l'Australie du Nord-Ouest et de l'Ouest*, p. 263 (cité par Lubbock, *Homme avant l'histoire*, pp. 348-349).

2. Brough-Smyth, *loc. cit.*, Introd., XXIV.

Dans l'un et l'autre cas, il n'y a pas la moindre place pour l'amour.

L'Australien ne se relève guère du côté de la vie esthétique; ses danses mimiques, ses grossiers dessins, qui ressemblent si fort à ses danses, sont d'un enfant, et enfant il reste par son animisme mythique, par son langage, par sa numération. Pourtant il a déjà une mentalité humaine; mais elle existait sûrement à peine, quand ses ancêtres pithécoïdes fondèrent la première forme de société humaine, le clan primitif, grossière école dans laquelle, eux et leur descendance, se policèrent un peu, même créèrent tous les éléments des civilisations futures. Le clan d'Australie est le moins éloigné de la forme originelle; mais il n'est pas le seul, qui ait survécu jusqu'à nos jours. Nous en retrouverons d'un type un peu moins fruste et, à leur sujet, nous pourrons apprécier plus exactement quelles ont été l'influence et l'importance du clan dans la civilisation primaire.

CHAPITRE V

LA MENTALITÉ DANS L'AFRIQUE NOIRE

SOMMAIRE. — I. *Les Bochimans* : prédominance des besoins nutritifs ; la horde anarchique ; imperfection du langage et de la numération ; instinct de sociabilité. — II. *Les Hottentots* : clans organisés ; grande sociabilité ; abandon des faibles ; mobilité et imprévoyance ; mémoire spéciale ; la lecture chantée. — III. *Les vrais nègres africains* : disparition des clans républicains ; glotonnerie nègre ; cynophagie et cannibalisme ; les exploits des nègres ; sentiments affectifs et amour maternel ; un cas d'héroïsme paternel ; moralité enfantine ; imprévoyance ; faiblesse intellectuelle ; totémisme et respect pour les animaux. — IV. *La vie sensitive et esthétique* : la passion du chant et de la danse ; chant primitif des Bongos ; dessin et sculpture. — V. *La vie intellectuelle* : élevage et agriculture ; âge du fer ; caractères inférieurs du langage ; amour des métaphores ; numération ; incomplète évolution mentale.

I. — LES BOCHIMANS

L'Afrique noire, l'Afrique rétrosaharienne, renferme des races plus ou moins nègres, mais qui surtout sont mentalement fort inégales. Les moins développés de ces indigènes habitaient la région la plus méridionale du continent, au nord du cap de Bonne-Espérance. Ils constituaient une race spéciale, la race hottentote, très inférieure, mais subdivisée elle-même en Hottentots pasteurs et en Bochimans, plus inférieurs encore, qu'il faut placer même au-dessous des Fuégiens. Ce sont là vraiment des types primitifs et, à ce titre, ils ont pour nous de l'intérêt.

Au point de vue intellectuel, les Bochimans sont bien les derniers des hommes. Leur vie se passait et même

se passe encore à errer, comme des animaux, à la recherche d'une nourriture difficile à trouver. Inhabiles à se construire le moindre abri artificiel, ils gîtaient tous dans une caverne, dans une fissure de rocher, un abri sous roche ou en plein air, et alors ils se creusaient, chaque soir, dans le sol de la brousse, une fosse, un trou, où ils se blottissaient, en ramenant les branches des arbustes au-dessus de leur tête.

Des sauterelles, des plantes bulbeuses, que déterraient leurs femmes, des larves de fourmis, composaient leur menu ordinaire. Parfois, grâce à leur arc et à ses flèches empoisonnées, invention dont il ne faut certainement pas leur attribuer le mérite, ils se procuraient une grosse pièce de gibier, par exemple une antilope; accidentellement un voyageur ou un chasseur européen leur abandonnait un hippopotame ou un rhinocéros, qu'il avait tués. De pareilles aubaines étaient des événements dans la misérable existence des Bochimans; aussi les voyait-on se ruer sur la proie, comme des bêtes, et en faire la curée : « Le ventre de l'hippopotame, dit Burchell, en racontant une de ces scènes, n'avait pas plutôt été ouvert qu'ils s'étaient rués sur les entrailles et en avaient fait curée, en essuyant de temps à autre, sur leurs bras, leurs jambes et leurs cuisses, la graisse de leurs doigts. Ils se réjouissaient, chacun, de la part obtenue, et tous étaient éclaboussés de sang, dégoûtants de saleté¹. » Dans ces occasions, aussi heureuses que rares, la glotonnerie des Bochimans était animale et insatiable; ils mangeaient, ils mangeaient sans cesse, à franche lippée². Durant ces jours de liesse, leur surexcitation était extrême : ils babillaient, dansaient et chantaient, sans plus penser au lendemain.

Comme les Fuégiens, les Bochimans n'avaient encore aucune organisation sociale; ils vivaient en hordes peu

1. Burchell, *Hist. univ. voy.*, vol. XXVI, p. 249.

2. *Ibid.*, 337.

nombreuses, à la manière des grands singes. — Leur intelligence était extrêmement peu développée et, par suite, leur animisme extrême. Ils méprisaient celles de leurs flèches qui avaient manqué le but et ne voulaient plus s'en servir ; ils prenaient les plus petits chariots des voyageurs européens pour les enfants des plus grands¹. En numération, ils ne possédaient que trois noms de nombres, et c'est seulement en les répétant qu'ils arrivaient à dire : « quatre, cinq ou six »². Pour se désigner entre eux, ils n'avaient pas de noms propres³. Leur langue, qui ne se rattache à aucune autre, est si pauvre qu'ils sont obligés, pour se faire comprendre, d'y joindre une mimique expressive et ne peuvent causer entre eux, la nuit, qu'en se rapprochant de leurs feux⁴. C'est sans doute en raison de cette imperfection de leur langage, qu'ils sont de grands dessinateurs et couvrent de figures, de dessins grossiers, les parois des cavernes et même leursalebasses⁵.

Au point de vue moral et social, ces pauvres êtres se relèvent un peu. Sans doute ils sont impulsifs, comme tous les primitifs, et, de même que les Fuégiens, très capables de tuer leurs enfants dans un accès de fureur ; ils le font d'ailleurs sans hésiter, en cas de famine ou si leur rejeton est contrefait⁶ ; mais ils ont déjà des instincts de sociabilité. Ainsi, le missionnaire Moffat raconte qu'un jour, exténué et mourant de faim, il dut la vie à une femme bochimane, qui lui donna généreusement des larves de fourmi⁷. Leur fait-on cadeau de quelques aliments ? aussitôt ils se les partagent entre eux, et celui qui donne a soin de ne garder pour lui que la plus petite

1. Lichtenstein, *Travels in South Africa*, t. II, 27.

2. Thompson, *Hist. univ. voy.*, vol. XXIX, p. 158.

3. Lichtenstein, *loc. cit.*, I, 119 ; II, 49.

4. Lubbock, *Orig. civil.*, 409. — Brace, *Man. of ethnology*, p. 233.

5. Brace, *loc. cit.*, p. 232.

6. Moffat, *Vingt-trois ans dans l'Afrique australe*, pp. 40-42.

7. *Ibid.*, p. 39.

part. Enfin, ils peuvent être honnêtes et garder fidèlement un dépôt¹.

Pour la psychologie comparée des races humaines, de tels faits sont précieux ; ils montrent que, dès la plus lointaine origine de la domestication humaine, de la civilisation, il n'existe aucun rapport nécessaire entre le côté moral et le côté intellectuel de la mentalité, et que le développement des sentiments affectifs précède de beaucoup celui de l'intelligence.

II. — LES HOTTENTOTS

Il faut considérer les Hottentots comme des Bochimans dégrossis et ayant déjà fait quelques progrès notables dans le sens de la civilisation. Sans doute les Hottentots n'étaient pas encore agriculteurs ; mais ils avaient des troupeaux dont la garde était même une fonction publique², quoique ces animaux fussent déjà des propriétés individuelles, inégalement réparties ; d'où, dans les clans, l'existence de riches et de pauvres. Les Hottentots étaient nomades ; mais, à la manière des peuples pasteurs, ils s'abritaient sous des huttes ou cases portatives, analogues à celles des Tartares et formant de gros villages, que l'on peut considérer comme des clans. Les Hottentots savaient dresser leurs bœufs et en faire soit des montures, soit des animaux de combat ; ils étaient potiers, etc., etc.

Leurs petites agglomérations n'étaient plus des hordes anarchiques, comme celles des Bochimans et des Fuégiens ; c'étaient des groupes organisés, ayant même des chefs, qui conduisaient leurs compagnons à la guerre et les présidaient, quand le village rendait la justice³. Les qualités sociales des Hottentots s'étaient

1. Moffat, *loc. cit.*, p. 42.

2. Kolbe, *History of the Cape of Good-Hope* (passim).

3. *Ibid.*

beaucoup développées. On les voyait saisir et même chercher toutes les occasions de s'entr'aider, fût-ce au prix de privations individuelles. Pour eux, donner était un vrai plaisir. Mais cette sociabilité n'avait pas aboli certains traits de leurs mœurs encore bestiales. Ainsi ils sacrifiaient sans difficulté leurs enfants et surtout leurs vieillards, alors que ceux-ci devenaient une charge pour la communauté; c'est que, pour eux, nécessité faisait loi. Tant qu'un homme ou une femme pouvaient encore sortir de la hutte, fût-ce en rampant, et y rapporter quelque chose d'utile, une plante, une racine, un morceau de bois, on les traitait avec humanité, même avec tendresse; mais s'ils devenaient impotents, leurs amis et parents, même leurs enfants, les mettaient à mort. Le mode d'existence des Hottentots ne comportait pas d'infirmités. Comme l'intelligence des Hottentots avait déjà un peu secoué la primitive torpeur, ils justifiaient leur conduite inhumaine, en disant, qu'entre deux extrémités, être tué par ses amis ou dévoré par les bêtes féroces, la première était préférable¹. D'ailleurs les vieillards, ainsi sacrifiés ou abandonnés, trouvaient la chose toute naturelle. Une vieille femme de la tribu des Namaquois, abandonnée et inévitablement destinée à être dévorée par les fauves, refusa de se laisser emporter dans le chariot du missionnaire Moffat: « Je suis presque morte, disait-elle; je ne veux pas mourir une seconde fois » (Moffat, *loc. cit.*, 90-91). En cas de grande détresse, les Hottentots retournaient sans difficulté à la sauvagerie primitive des Bochimans², avec lesquels ils avaient conservé plus d'un trait de ressemblance. Ainsi, comme ces derniers, ils se gorgeaient de viande, à l'occasion, dépeçant et dévorant les pièces de gibier, à la manière des bêtes³, suçant, humant la

1. Kolbe, *loc. cit.*

2. Thompson, *loc. cit.*, p. 175.

3. Burchell, *Hist. univ. voy.*, vol. XXVI, p. 277.

moelle des os, sur les membres encore palpitants de l'animal tué¹.

Par bien des côtés de leur mentalité, les Hottentots étaient restés Bochimans. Ils en avaient gardé la mobilité infantine², l'imprévoyance, qui leur faisait épuiser, en un jour, toutes leurs provisions sans souci du lendemain³.

Ils n'étaient pas non plus meilleurs arithméticiens que les Bochimans ; comme eux, ils n'avaient que trois noms de nombres ; comme eux, ils comptaient sur leurs doigts, sans pouvoir dépasser le nombre cinq, et ne vendaient leurs moutons que l'un après l'autre⁴. On a cité souvent les cas d'un Hottentot Damara qui, ayant vendu cinq moutons pour cinq paquets de tabac, ne voulut pas recevoir les paquets en bloc et exigea qu'on les plaçât exactement au bout de chacun des doigts de sa main étendue. Enfin ils ne connaissent encore d'autres mesures du temps que les mois lunaires⁵.

Pourtant les Hottentots avaient une mémoire spéciale, même une mémoire tenace, pour tout ce qui concernait leur bétail. Sans hésiter, ils reconnaissaient les animaux, dans les nombreux attelages des chariots boers, et n'avaient besoin que d'entendre une fois leurs noms pour les retenir toujours⁶. Ce ne fut pas sans peine qu'ils parvinrent à comprendre ce que c'était que l'écriture, à admettre que de petits traits noirs pussent se traduire en paroles ; cela leur paraissait impossible, à moins d'un charme magique⁷. Néanmoins ils apprenaient à lire sans trop de peine ; mais ils le faisaient en criant les lettres ; même, un jour, certains Hottentots Corannas

1. Thompson, *loc. cit.*, p. 81.

2. Burchell, *loc. cit.*, p. 215.

3. Cowper Rose, *Hist. univ. voy.*, vol. XXIX, p. 277.

4. Galton, *Tropical South Afric. Expl.*, p. 132.

5. Levailant, *Hist. univ. voy.*, vol. XXIV, p. 178.

6. Burchell, *loc. cit.*, p. 410.

7. *Ibid.*

demandèrent à Moffat de leur enseigner l'alphabet en le chantant, et, se rendant à leur désir, le missionnaire adapta les lettres à un vieil air¹ ; car il fallait que l'ouïe des élèves vînt au secours de leur vue. Mais cette particularité mentale n'est pas spéciale aux Hottentots. J'ai eu occasion, comme bien d'autres, de voir des gens peu cultivés, de nos paysans par exemple, qui avaient jadis à peu près appris à lire, mais n'étaient jamais passés maîtres dans cet art, et pour qui la lecture silencieuse, la lecture avec les yeux seuls, était impossible : il leur fallait prononcer les mots à haute et intelligible voix.

III. — LES VRAIS NÈGRES AFRICAINS

Les villages nomades des Hottentots pasteurs sont encore assez voisins du clan primitif ; puisque la solidarité y est restée grande et puisque le chef n'y est qu'un conducteur pendant la guerre et un président de conseil pendant la paix. Mais les Hottentots constituent une variété très spéciale des races noires d'Afrique ; ils diffèrent de celles-ci par la nuance peu foncée de leur peau, par des caractères anatomiques spéciaux, enfin par leur langue, qui n'a aucune parenté avec les autres langues africaines². On s'accorde à les considérer comme les restes d'une très ancienne race, qui aurait précédé en Afrique les nègres actuels et pourrait être parente de populations de petite taille, aujourd'hui presque éteintes, de ces *négritos*, dont on trouve encore quelques restes dans l'Afrique tropicale, savoir des Akkas, que j'ai eu jadis occasion d'examiner en Italie, ainsi que de ces petits noirs, rencontrés par Stanley, dans la grande forêt africaine, et dont le langage était plus mimique que vocal.

1. Moffat, *loc. cit.*, p. 378.

2. Hovelacque, *Linguistique*, p. 68.

Les autres variétés nègres de l'Afrique ont subi bien des contacts étrangers, bien des invasions, bien des mélanges, et cela depuis une très haute antiquité. A l'aurore des siècles historiques, les Egyptiens, les Ethiopiens, les Phéniciens, ont eu avec les nègres sauvages des relations de commerce, de conquête ou de voisinage. Là même où il n'y a pas eu de contact direct, les grands foyers civilisateurs de l'Egypte ou de l'Ethiopie ont rayonné plus ou moins loin dans le continent noir. Même toute l'Afrique orientale, de la Nubie à la Cafrerie, est aujourd'hui peuplée de variétés nègres, qui se rattachent à la vieille race éthiopienne. Il est donc bien naturel que l'évolution politique et sociale n'en soit plus, dans ces contrées, au stade primitif du clan égalitaire, dont l'ancienne existence n'y est guère attestée que par des survivances, par exemple celle de la royauté élective chez les Bambaras. Presque partout, les clans et tribus de forme républicaine et égalitaire ont disparu ; presque partout à leur place se sont constituées soit la tribu monarchique, soit la petite monarchie despotique à l'excès, tout au moins la tribu aristocratique. En même temps la propriété individuelle s'est substituée à la propriété commune ; le commerce et la passion du gain se sont fort développés ; enfin, dans tout le continent noir, la polygamie individuelle a succédé au mariage exogamique et communautaire des premiers clans, et la femme a été plus ou moins réduite à l'état d'esclave ou de bête de somme. Or ces transformations politiques et sociales ne datent pas d'hier. Elles ont donc bien certainement influé sur la mentalité des nègres, sur leur caractère, sur leur manière de sentir et de penser, etc. Nous allons chercher dans quelle direction et dans quelle mesure ces influences ont dû modifier le cœur et l'esprit des nègres africains.

Le progrès réalisé a été fort médiocre ; à vrai dire, il a été plutôt industriel que moral. Ainsi les primitifs, que nous avons jusqu'ici examinés, se ravalent souvent au

niveau des animaux par l'énergie de leurs appétits nutritifs et la grossièreté repoussante avec laquelle ils leur donnaient satisfaction. Le nègre d'Afrique ne semble pas s'être affiné beaucoup sous ce rapport. Celui du Sénégal, par exemple, est encore doué d'un appétit vraiment formidable. En bonne santé, il consomme environ deux kilogrammes d'aliments à chaque repas, par conséquent six kilogrammes par jour ; car il fait ordinairement trois repas quotidiens¹. Les Cafres, qui sont pourtant des nègres de race supérieure, entament à belles dents, et plusieurs à la fois, un quartier de viande, à peu près comme le feraient des chiens affamés ; puis, quand ils ont mordu à même, ils tranchent le morceau happé au ras de leur bouche, soit avec un couteau, soit avec le fer de leur lance². Sur la qualité des aliments, ils sont peu difficiles. Les Cafres et les Bongos de l'Afrique orientale font même grand cas de la viande pourrie. Les Bongos l'estiment parce qu'elle est tendre, et ils la déclarent, pour cela, plus nutritive et de digestion plus facile ; car ils raisonnent leurs goûts ; aussi vont-ils disputer aux vautours les débris putréfiés, abandonnés par les lions³.

Cependant, ces Bongos, si peu délicats, ont des scrupules d'un autre genre. D'abord ils ne sont pas cannibales, comme leurs voisins les Mombouttous, et tant d'autres peuplades africaines. Enfin ils éprouvent autant de répugnance pour la chair de « l'ami de l'homme », du chien, que pour celle de l'homme lui-même et, par là encore, ils se distinguent honorablement de leurs voisins⁴ ; car la cynophagie, en pays sauvage, coexiste en effet bien souvent avec l'anthropophagie.

Déjà j'ai eu l'occasion de remarquer que, du moins chez les races primitives, il n'y a point de rapport nécessaire entre le côté intellectuel et le côté moral ou affec-

1. Raffinel, *Nouveau voy. dans le pays des nègres*, t. I, p. 34.

2. Burchell, *loc. cit.*, p. 456.

3. Schweinfurth, *The Heart of Africa*, t. I, p. 274.

4. *Ibid.*, p. 272.

tif de la mentalité. C'est une vue, que l'étude du cannibalisme en Afrique confirme de toute part. Ainsi, dans l'Afrique orientale, le petit peuple des Mombouttous, de race éthiopienne, est intellectuellement supérieur à ses voisins, pour la plupart de race inférieure et beaucoup moins civilisés. Pour cette raison même, les Mombouttous méprisent profondément ces populations trop sauvages; seulement, leur mépris va si loin qu'ils les traitent, comme un gibier, et que sans cesse ils organisent des parties de chasse à l'homme chez leurs malheureux voisins, uniquement afin de s'approvisionner de viande. Tout d'abord et sur le champ de bataille même, ils débitent et boucanent la chair de ceux qu'ils ont tués pour l'emporter chez eux. Les prisonniers, ils les chassent devant eux, en troupeaux, comme des moutons; les réservant, en effet, pour en tirer de la viande de boucherie¹.

Le même contraste moral, fort intéressant pour la psychologie des races humaines, a été aussi observé dans l'Afrique occidentale, chez les Fans, de race éthiopienne, comme les Mombouttous. On nous les dépeint, comme étant de belle race, grands, robustes, actifs, intelligents, tout en étant des cannibales si déterminés qu'ils achètent pour les manger les morts des tribus voisines².

Ailleurs encore, des mœurs d'une sauvagerie plus que bestiale coïncidaient avec une certaine civilisation matérielle, mais qui n'étouffait en rien le plus révoltant mépris de la vie humaine. Ainsi, les Achantis, qui vivaient sous le régime de la petite monarchie et dont la civilisation industrielle était assez avancée, mangeaient encore le cœur de leurs ennemis vaincus³, et leurs chefs militaires aimaient à se parer de noms pittoresques, dont chacun peignait la manière habituelle à chacun d'eux de

1. Schweinfurth, *loc. cit.*, t. II, p. 93.

2. Du Chaillu, *Voyages dans l'Afrique équatoriale*, p. 142.

3. Bowdich, *Hist. univ. voy.*, vol. XXVIII, p. 430.

tuer leurs prisonniers. L'un s'appelait « coupeur de bras » ; un autre, « écraseur de têtes avec une pierre » ; un troisième, « coupeur de jambes »¹. Dans l'Afrique équatoriale, au dire de Du Chaillu, les exploits, dont on se vante ordinairement, sont d'avoir surpris et tué pendant leur sommeil des hommes, des femmes, des enfants ; d'avoir assassiné en embuscade et sans qu'il pût se défendre, un homme isolé dans les bois ou même une femme allant puiser de l'eau. Au contraire, presque seuls, les Fans, ces amateurs de chair humaine, dont j'ai parlé tout à l'heure, combattent loyalement, hardiment², tandis que d'autres noirs, aussi de race éthiopienne, les Cafres Béchuanas, plus civilisés pourtant, avaient des mœurs de fauves. Ainsi lors d'une invasion de leur pays, après avoir lâchement laissé à une troupe de Hottentots Griquas le soin de repousser leurs ennemis, on les vit, sur le champ de bataille même, se ruer comme des loups sur les vaincus pour achever les blessés et tuer les enfants d'abord, puis les femmes, qui vainement implorèrent à genoux leur pitié en découvrant leur sein et en criant : « Je suis femme ! je suis femme³ ! »

En ce qui concerne l'affection familiale des noirs, les faits observés sont de même très souvent contradictoires, quoique sans doute également vrais. De la plupart d'entre eux on peut conclure, qu'entre parents les sentiments affectueux sont rarement bien forts, sauf peut-être l'attachement de la mère pour ses enfants, pour ses très jeunes enfants : « Il y a, chez la négresse, nous dit un bon observateur, un véritable et profond amour pour ses enfants, qui le lui rendent bien en tendresse filiale. Dire les soins, les cajoleries, les enfantillages de ces mères, dont la figure et les gestes semblent si peu se prêter à la chose, serait difficile. Ce sont des chansons modulées sur un rythme doux et tendre, des rires enfan-

1. Bowdich, *Mission to Aschantees*, p. 300.

2. Du Chaillu, *loc. cit.*

3. Thompson, *Hist. univ. voy.*, vol. XXIX, p. 10.

tins, des caresses de tous les instants¹. » Mais nombre des femelles d'animaux n'en font guère moins et, comme chez les animaux, l'amour maternel des négresses semble de courte durée; puisque, dès que l'enfant sait marcher et peut quitter la case, la mère ne s'en inquiète plus et le laisse s'élever tout seul, faire à ses risques toutes les expériences de la vie, dangereuses ou non². Pourtant on a vu, chez des riverains du Niger, les femmes, qui avaient perdu de jeunes enfants, porter sur la tête des figurines en bois, où sans doute elles supposaient que l'ombre, le double, de l'enfant décédé, pouvait résider encore; car elles ne voulaient à aucun prix se défaire de ces grossières sculptures et, au moment de leurs repas, elles leur offraient des aliments comme à des enfants vivants³. Mais Burton affirme qu'en pays nègre, et aussitôt passée la première enfance, le père et le fils deviennent hostiles l'un à l'autre, tout à fait à la manière des animaux⁴. Il s'en faut pourtant que le nègre soit insensible; loin de là, il est même très impressionnable; la mort d'un ami, par exemple, lui inspire souvent une douleur extrême⁵. Ce qui manque ordinairement à ses impressions morales, ce n'est pas la violence, c'est la durée.

Nous savons que, presque partout, dans l'Afrique noire, les pères vendent volontiers leurs enfants; que même on a vu des Cafres, nègres de race supérieure, appâter des pièges à lions avec leurs propres enfants. Il s'agissait de grandes trappes en pierres, sous lesquelles les cris des enfants attiraient les lions; mais la vie de l'appât était presque toujours sacrifiée⁶. De tels faits,

1. Mondière, *Mariage des nègres sénégaubiens*.

2. Labat, *Nouvelle relation de l'Afrique occidentale*, t. II, p. 302.

3. R. et J. Lander, *Hist. univ. voy.*, vol. XXX, p. 61.

4. Burton, *Voyage aux Grands Lacs*, p. 637.

5. Burton, *loc. cit.*

6. Layland, *Journal of Ethnol. Soc. London* (1869, vol. I, p. 79 (*Cave cannibals of South Africa*)).

horribles aux yeux des civilisés, ne sont même pas une peccadille en pays sauvage, où l'enfant est la propriété absolue des parents, du père, dès que la famille paternelle est plus ou moins bien instituée. Seulement il faut bien reconnaître que ces pères si pratiques de la Cafrerie, ceux dont je parle en ce moment, ne ressentent évidemment qu'un très faible amour pour leur progéniture. Au contraire d'autres Cafres, les Béchuanas, par exemple, aimaient assez les enfants. Chez eux, les parents prenaient même le nom de leur fils aîné, auquel ils ajoutaient seulement *ra* pour le père, *ma* pour la mère. Surtout, ils étaient bienveillants, en général, pour leur progéniture ; mais en cela, ils obéissaient à des raisons plutôt politiques que sentimentales. C'est que, chez les Cafres méridionaux, l'esprit et même les mœurs de la tribu républicaine survivaient encore dans une assez grande mesure ; chaque enfant, surtout chaque enfant mâle, était considéré par eux, comme un futur guerrier, qui accroîtrait les forces de la communauté. Aussi, quand un petit garçon s'approchait d'un groupe d'hommes, pendant leur repas, il en revenait souvent les mains pleines¹.

De même l'amour, l'amour tel que l'entendent les civilisés un peu délicats, n'est guère connu en Afrique. Le plus souvent il est réduit à sa plus simple expression, à la satisfaction sensuelle d'un besoin, au rut animal. Pour l'homme, la jalousie est seulement l'expression du droit du propriétaire sur la chose possédée ; mais ce propriétaire prête ou loue volontiers sa ou ses femmes². Jamais non plus il n'arrive au mari de donner à sa femme la plus légère marque de tendresse, et le langage ne contient même pas d'expression pour désigner ce que nous appelons « amour »³.

Pourtant on a trouvé à cette règle d'insensibilité

1. Livingstone, *Explorations*, p. 143.

2. Wake, *Evolution of morality*, p. 164

3. H. Spencer, *Sociologie*, t. II, p. 293.

quelques exceptions ; car l'Afrique est grande et les variétés ethniques y sont nombreuses. Schweinfurth rapporte un cas d'amour paternel héroïque. Chez les Dinkas du haut Nil, dit-il, les parents seraient bien traités, les enfants ne seraient jamais abandonnés, les frères s'entr'aideraient, et il raconte l'affectueuse action d'un père, qui, pendant quinze ou seize lieues, porta sur ses épaules son fils, un fils adulte et impotent¹. Mais, en somme, l'impression générale, qui se dégage de l'ensemble des témoignages recueillis, c'est que le nègre d'Afrique est mal doué du côté de la vie affective.

D'une foule d'autres renseignements on peut conclure aussi que le sens moral, en prenant l'expression dans son sens le plus large, est, chez la plupart des nègres africains, nul ou faible. Chez les Cafres, les premiers missionnaires ne trouvèrent pas, dans la langue, d'expression pour dire « péché », et ils durent se contenter du mot *boléo*, qui signifiait proprement « défectueux, mauvais », au sens concret, comme « mauvais couteau, mauvaise arme »². D'autre part, le noir est avide et peu sûr ; le respect d'un engagement pris, la véracité, seraient chez lui d'assez rares exceptions, et il faudrait voir une anomalie extraordinaire dans un fait contradictoire observé par Mungo-Park, celui d'un jeune nègre de la Sénégambie, qu'on rapportait blessé d'un coup de feu dans une escarmouche et dont sa mère faisait l'éloge en disant et répétant : « Il ne disait jamais un mensonge ; non, jamais³. »

En résumé, on est en droit d'affirmer que, sauf exceptions rares, le nègre conserve, toute sa vie, nombre des traits moraux qui caractérisent l'enfance. Notamment il reste léger, versatile, étourdi, incapable de prévoyance ; il vit au jour le jour, préoccupé surtout de satisfaire ses besoins du moment, sans jamais regretter le passé, ni

1. Schweinfurth, *Cœur de l'Afrique*, t. I, p. 168.

2. Mollat, *Vingt-trois ans, etc.*, p. 244.

3. Mungo-Park, *Histoire universelle des voyages*, vol. XXV, p. 121.